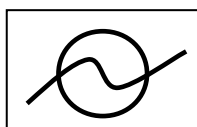


ESAT Ateliers Kennedy

50 ans – 27 juin 2015

Quelque chose en nous de Kennedy

Portraits en hommage aux salariés
Recueil d'une mémoire collective



Paroles recueillies, assemblées et mises en forme
par Élodie Paul, écrivain de vies

Association Inter Ligne

www.interligne.pamoison.fr

Préambule

Me voilà devant le portail et déjà les toits des bâtiments naviguent entre les arbres : le ton du paysage est donné. La porte du bureau de Laurence s'ouvre sur un sourire généreux et un tableau extraordinaire intitulé « Solidarité ». J'apprends qu'il est l'œuvre des ouvriers et c'est le regard grand ouvert de curiosité que j'accompagne ma guide d'atelier en atelier...

Des femmes et des hommes en bleu, des néons jetant leur lumière d'or sur les cartons omniprésents, des affiches aux slogans plein de bon sens : « Il est nouveau : allons vers lui », « Chaque chose à sa place », « Toujours réfléchir avant d'agir »... Les visages sont à la fois concentrés et détendus. Nous sommes présentés et d'escalier en escalier, d'étage en étage, je ne serai à aucun moment au bout de mes surprises : les senteurs marines d'un parfum de maison côtoient les verdoyants tableaux de végétaux stabilisés : « ...il y en a un dans un hôtel de Dubaï, un autre dans une salle du Stade de France... », puis c'est la minutieuse transparence du tubing pour robots d'hématologie, les supports en aluminium destinés à des panneaux solaires d'Afrique du Sud, l'atelier d'encadrement qui avoisine celui de la soudure à l'étain, Notre-Dame de Lourdes qui est pesée en nombre d'images à son effigie... Et la visite continue, et mon émerveillement grandit devant tant de diversité, baigné par l'odeur de papier chaud, de pétrole, d'étincelles, de colle... tous ces parfums qui accompagnent le travail bien fait. Je languis déjà d'écouter les souvenirs qui ont grandi ici... Mais avant :

On me montre le dernier exemplaire d'un vélo-kangourou qui n'a nul besoin de pédales pour avancer... Je découvre la « section annexe » dont la mission est de soigner les transitions... Je croise le portrait d'un grand Monsieur : le Professeur Lafon auquel les Ateliers Kennedy doivent leur existence... On me raconte le stratagème de ce lampadaire, vestige des débuts de l'ESAT, et qui se camoufle derrière un florissant cyprès pour éviter d'être mis au rebut...

A l'évocation de ce luminaire, une image me vient : il m'apparaît tel une ancestrale lumière qui refuserait de s'éteindre...et c'est tant mieux ! Alors l'aventure humaine qui m'attendait peut commencer.

Je tiens à remercier Madame Maurel pour cette démarche d'hommage offerte à ses ouvriers, Monsieur Fagant pour le lancement de notre partenariat, Laurence pour la précieuse visite préalable des ateliers, son sourire et sa disponibilité, Rachel pour le prêt de la salle idéale, et tou(te)s les éducateurs(-rices) qui œuvrent auprès de leurs équipes.

Un merci particulier va bien entendu aux ouvrières et ouvriers qui ont participé à ce projet. Nous nous rencontrons pour la première fois, pour une courte durée, et ils m'ont accordé leur confiance, m'ont confié leur parole, leurs souvenirs et leurs ressentis. J'ai conscience du don personnel que cela représente et j'espère qu'ils se reconnaîtront dans les textes qui suivent. J'ai en tous cas mis tout mon savoir-faire d'écoute et de plume pour rester fidèle à leurs mots.

*Élodie Paul
Écrivain de vies pour l'Association Inter Ligne
www.interligne.pamaison.fr*

« Le travail c'est de l'amour »

Monique DARTOIS, née le 22 septembre 1957 au Maroc

entrée aux Ateliers Kennedy le 4 juillet 1977 à l'âge de 20 ans

Postes les plus récents : tableaux végétaux / parfums de maison

Je me rappelle du premier jour : je pleurais. Je ne pensais pas que j'allais pouvoir travailler comme handicapée. Ça m'a fait quelque chose parce que je suis très sensible. Après, ça passe, mais le premier jour c'est toujours comme ça. J'étais contente avec un peu de peur. Je n'étais pas habituée à être avec des gens handicapés. Mais après tout va bien : c'est comme en amour... C'est vrai, c'est pareil !

Je ne pensais pas que le travail me plairait autant. Le premier jour c'était la soudure. C'était tout petit et, au début, c'est pas facile, mais après ça va vite. Moi j'aime travailler vite. J'aime pas si ça va lentement. Je travaillais bien et l'éducateur était très content, très sympa. De toute façon : bien ou pas bien on ne gagne pas plus ! Ça fait partie de Kennedy : le salaire, c'est fixe. C'est vrai qu'on ne gagne pas beaucoup mais ce n'est pas grave. Ce n'est pas ça le plus important. Chez nous, c'est l'ambiance. Le rire c'est bon pour le moral et avec Armandine le rire c'est tous les jours ! Elle est très sympathique. Quand elle travaille elle danse avec la musique alors je lui dis : « Et ben tu es en forme ! Tu as pris des vitamines ou quoi ? ». Tous les jours elle est comme ça. Mais si un jour elle est fâchée avec moi, alors je suis malade. C'est arrivé une fois ouh ! J'ai pleuré comme un bébé mais après on a étudié tout ça et elle m'a dit : « Monique je ne le ferai plus », et j'ai dit : « T'as intérêt ! ». Et c'est passé. Elle a ses petits problèmes comme tout le monde et après le lendemain ça repart. Elle est rigolote. Elle est marrante. Aujourd'hui elle n'est pas là. Elle est en congés alors on s'ennuie un peu. Mais d'abord le travail !

J'ai fait plusieurs travaux. J'ai travaillé pour IBM, avec le tournevis, je bougeais beaucoup, enfin...j'avais vingt ans : maintenant c'est fini ! Je travaillais aussi souvent en-dehors. Au café par exemple, avec le tapis. Ça me plaisait moins mais ça changeait un peu. Après j'ai travaillé aux Assedic, au bureau avec l'ordinateur. En fait, j'aime changer de poste, j'adore ça ! Parce que tout le temps le même travail, après y'en a marre. Quand je change : hop ! c'est comme si c'était le premier jour. Quand je sortais travailler ailleurs, je voyais d'autres personnes, ça changeait. Mais des fois, quand je suis trop longtemps dehors, j'ai envie de revenir ici. Ici tu es protégée. Et ici tu es bien avec les collègues. Dehors c'est pas pareil : je me sentais un peu seule parce que tout le monde travaille et on ne peut pas parler comme on veut. Tandis qu'ici on rigole. Le rire, ça dépend des gens : il y en a qui pleurent, il y en a qui nous parle plus et on ne sait pas pourquoi. Il y a des fois comme ça, il y a des hauts et des bas, mais c'est partout pareil. C'est pas facile parce que je suis sensible. Alors la monitrice, Gaëtana, elle m'aide. Il vaut mieux en parler. Gaëtana c'est comme la famille. Elle est très gentille. C'est elle qui m'a appris le travail.

Mon travail préféré, c'est faire des tableaux avec les feuilles. Elles sont toutes différentes et on doit pas les mettre au même endroit sur le tableau. C'est très manuel, c'est digital, il faut bien choisir les feuilles, bien réfléchir, il faut que ce soit joli : ça c'est quelque chose qui me plaît. Je me régale mais les commandes il n'y en a pas souvent. C'est beaucoup les boules de mousse mais ça c'est toujours pareil alors moi ça ne me plaît pas : toujours pareil-toujours

pareil, non ! Des fois Gaëtana vient et je lui dis : « Ah non, laisse-moi travailler ! ». Elle a confiance en moi et elle sait qu'il faut être concentrée.

Au début, les Ateliers Kennedy, c'était très bien, comme si c'était la famille ! Après, au milieu, le directeur a changé mais ça n'allait pas du tout. Il était trop sévère. *A l'Époque* il y avait de la gym, la piscine, et lui, au milieu, il a tout enlevé. Il ne voulait pas faire la fête de Noël et plein d'autres choses. Nous les ouvriers, on n'était pas contents. Même les éducateurs n'étaient pas d'accord. On n'était vraiment pas bien. C'était dur. Après il est parti et une autre est venue, Madame Maurel. Et là, la dame, elle est très bien, très gentille, comme si c'était la famille. Elle est toujours d'accord pour les fêtes, les sorties... La Bulle Bleue c'est avec elle, et pour nous ça ne change pas : maintenant tout va bien. J'aimerais bien quand même le retour de la gym et de la piscine comme c'était au début. On en a besoin de ça. Ça fait du bien. Il suffit d'une fois par semaine...

Depuis trente-huit ans tous les jours...ici on dirait que je suis chez moi, je ne peux pas dire plus. Des fois j'aide quelqu'un qui est nouveau. Ça m'intéresse, ça me plaît d'aider et d'apprendre aux nouveaux. C'est petit à petit, en les regardant faire, ça dépend des fois. Des fois je dis : « Ouh c'est pas ça ! Il faut le faire comme ça... ». Mais d'autres fois c'est délicat : j'essaye de parler mais il peut me dire : « Laisse-moi tranquille », alors je le laisse. Mais ça dépend aussi de l'éducateur. Gaëtana, elle, elle est contente quand j'explique. Elle me dit : « Mais comment on va faire quand tu vas partir ? », alors en rigolant je lui réponds : « Ah et bien tu te débrouilles ! ». Il faut que les plus anciens aident les nouveaux. C'est beau ça. C'est important. Moi j'ai aidé... J'ai aidé...

Ça va être dur pour moi quand je vais partir. Ça va me manquer de rigoler. Le plus important c'est les copines. Je vais pleurer. Mais je prendrai des cachets pour ne pas pleurer. Ça va être dur aussi pour mes collègues. Ils sont très sympas. Des fois Valérie vient manger à la maison. Pas souvent mais c'est déjà bien. Y'en a une qui m'a envoyé un message : « Gros bisous, je t'aime à la folie ! », une fille hein ! Mais elle est marrante, elle aime rigoler elle aussi. Ça faisait longtemps que je devais partir. Avec la carte d'invalidité à 80 % j'aurais pu partir quatre ans avant. Mon mari voulait que je parte avant mais je lui ai dit : « Oh mais c'est trop tôt ! Les collègues, le travail... ». Et puis je payais la maison avec le crédit. Alors je suis restée. Le crédit est fini l'année prochaine alors c'est décidé... La retraite... Le premier juillet 2016... Encore un an et j'arrête. Ça va être dur. Trente-huit ans ici, tous les jours, tous les jours, et j'ai jamais manqué ! J'aimais pas manquer...

A la maison c'est pas pareil : quand mon mari rentre le soir il est fatigué. Il faudra attendre deux ans de plus pour sa retraite à lui alors il faut que je trouve des activités, et ne pas rester seule. Aller marcher avec ma voisine malentendante comme moi. On ira à la piscine. Avec mon mari on est en train de préparer. On part beaucoup en voyage. La dernière fois on est allés au Pérou ; l'année prochaine on ira peut-être au Japon. C'est propre, c'est correct, c'est joli... Moi je le suis ! Du moment qu'on part... Des gens sont partis à la retraite et viennent nous rendre visite : ils se reposent, c'est vrai qu'ils ont bonne mine... On verra bien... Ça va être dur mais il faut faire avec. Je viendrai de temps en temps, mais pas tous les jours : ils travaillent, je comprends... J'aimerais bien un tableau de feuilles en souvenir. Un que j'ai fait moi-même... Et une photo de groupe...

D'avoir travaillé tous les jours
je suis très contente
tout simplement.
Le travail c'est la santé et c'est de l'amour. C'est vrai ça.
On voit du monde et mon meilleur souvenir sera mes collègues.
J'aimerais dire Merci à tout le monde.
Je les serre dans mes bras.
J'espère que ça continuera. Je leur souhaite de la joie.

« On a bien travaillé... »

Christian LEDIT, né le 21 février 1952 à Belfort

entré aux Ateliers Kennedy le 29 mai 1972 à l'âge de 20 ans

Retraité depuis le 6 juin 2014

Dernier poste occupé : conditionnement d'un logiciel informatique

Je suis arrivé ici le 29 mai 1972. J'étais très content. Je travaillais bien. Je travaillais pour gagner de l'argent, pour aller en vacances. J'allais dans les Pyrénées Orientales, à côté de Font-Romeu, à côté des Angles. Il fait moins chaud qu'ici. Heureusement qu'il y avait les ventilateurs dans les ateliers ! Jusqu'en 1978 je travaillais aux platines d'IBM : il fallait ébavurer les morceaux qui dépassaient avec des outils. Il faut beaucoup de patience et il faut bien écouter l'éducateur technique pour travailler avec tous les autres travailleurs. Et puis des fois, avec Monsieur Gomez on allait nettoyer les cabines téléphoniques en ville.

Après, de 1978 à 1994, on a fait des souffleries de moteur. De 1994 à 2000 on a fait l'Assedic, pour contrôler les chèques et faire la mise sous pli des dossiers pour envoyer aux gens. Ça me plaisait aussi. De 2000 à 2002 on faisait des pièces pour les robots d'hématologie d'ABX. Et après, de 2002 jusqu'à 2014, on a fait PC-Soft. C'est ce que j'ai préféré. Parce qu'on voyait le client, le patron : il s'appelait Monsieur Champsor. Il est sympa. Tout partait dans les camions dans toute la France. Des fois je faisais Esteban pour les parfums, et Axalys pour les pièces des portes coulissantes. Quand je regarde mes mains, je pense au café : j'y suis allé plusieurs fois à Lavérune. Quand il n'y avait plus de travail ici, j'allais là-bas. Alors on avait l'odeur du café, après on se lavait, et le lendemain on revenait...

Les meilleurs moments c'est *l'Époque*, avec le travail des pièces IBM. Des fois le mardi il y avait du sport avec Nicole. C'était avant... On faisait la musculation, du foot, des fois la piscine en été. Oh c'était bien ! Ça n'existe plus ça... Avant, à *l'Époque*, il n'y avait que deux bâtiments Kennedy et un réfectoire : depuis 2002 il y a beaucoup de bâtiments. C'est bien parce que ça veut dire qu'on a beaucoup de travail, et qu'on a bien travaillé. Moi j'ai eu deux médailles : en 1995 pour les vingt-cinq ans et 2005 pour les trente-cinq ans, avec des papiers, un tableau avec le cadre et mon nom. Je l'ai gardé en souvenir. La médaille c'est quand on a bien travaillé.

Je suis à la retraite depuis l'année dernière. Je reviens des fois pour la porte ouverte au mois de juin. Moi j'adore le travail, mais maintenant je profite. Le matin je vais me promener, l'après-midi un petit peu la sieste, et après les animations du foyer retraite : la chorale, on écoute la musique, on regarde le cinéma... Ça me plaît. J'aime la musique classique et les chansons. Aux Ateliers Kennedy on écoutait la radio : il faut le garder ça !

J'aimerais dire Merci aux copains d'ici.

J'ai bien travaillé avec eux.

**« C'est important de rigoler :
ça donne un peu d'humeur dans le matin
pour commencer la journée »**

**Marie-Dominique JARDINIER, née le 29 octobre 1966
à Reims**

entrée aux Ateliers Kennedy le 1er mars 1991 à l'âge de 25 ans
Poste le plus récent : espaces verts

Mon nom c'est le hasard. Mon père était un militaire de l'Armée de l'Air et « Jardinier », c'est son nom. Je sais que c'est un nom Corse et que je suis un peu la petite cousine de Tino Rossi. J'ai une racine là-bas. Les premiers jours je n'ai pas commencé aux espaces verts mais dans les ateliers. J'étais timide, j'avais du mal à parler avec tout le monde et puis, petit à petit, on venait me parler, tout doucement, devant moi et tout. Alors moi aussi j'ai parlé. Je ne me souviens plus de ce que je faisais mais je sais que mon deuxième atelier c'était celui de Monsieur Blanc. Il m'expliquait comment bien faire mon boulot mais je n'y suis pas restée longtemps.

Après j'ai fait un peu de légumes, de fruits et tout, et je suis vite venue aux espaces verts. Là où j'étais pas contente, c'est quand ils ont construit les ateliers d'en-bas. Parce qu'avant ce bâtiment, il y avait une pépinière et j'étais bien contente de l'avoir. On l'a détruite. Il y avait une petite maison en bois qu'on avait fait nous-mêmes avec l'éducateur Yvon. On l'a détruite aussi et on l'a donnée à un autre éducateur qui en prend soin. Il l'a mise dans son jardin. Ils ont tout rasé, on a tout vendu, tout est parti et l'activité s'est arrêtée. On n'a continué que les espaces verts.

J'aime les espaces verts, je me régale. On prend le temps de bien faire notre boulot : la débroussailleuse, le ramassage des herbes, couper des branches trop longues, faire une boule sur la plante et la nettoyer. Travailler c'est prendre soin. Il faut prendre soin de la Nature. Ceux qui balancent des papiers et des cartons, ça ne fait pas de bien aux arbres et ça détruit la Nature. Il faut ramasser les papiers et nettoyer. Ce que j'adore c'est passer la débroussailleuse entre les herbes, nettoyer et mettre propre. Ça marche bien parce qu'Olivier, mon référent, il m'apprend où installer la *débrou* avant de la passer, il me guide. Il m'a appris beaucoup de choses au boulot et, petit à petit, je sais les choses et je réfléchis. Maintenant, quand je sais où passer la *débrou*, il ne me dit plus rien mais il faut faire attention aux bagnoles. Quand je les vois, je me dis : « Si je m'installe là, il y a la bâche à mettre », alors je pose la *débrou* et je vais chercher la bâche pour protéger les bagnoles, pour pas que des cailloux tapent sur le pare-brise. Des fois il y a d'autres ouvriers et quand ils me voient : « Ah tu vas chercher la bâche ? Je vais t'aider ». D'habitude on est deux filles, moi et Valérie, et on s'aide : « Toi tu fais ça, moi je fais ça », et des fois y'a les garçons. On est sept et que deux femmes mais on s'entend tous bien. En espaces verts je ne me dispute avec personne, je suis bien avec tout le monde. Il faut être gentil l'un envers l'autre, ne pas se détester, rester comme on est. Je n'aime pas qu'on se chamaille, qu'on se tire les cheveux de droite à gauche : ça je n'accepte pas ! Il faut dire « stop ! », et on discute. Une fois j'avais un conflit avec une personne : elle a cru quelque chose que j'avais dit alors que c'était pas vrai.

Alors je lui ai dit : « Ce n'est pas la peine de se disputer, ça ne sert à rien, à rien du tout ! ». A Kennedy il y a beaucoup de disputes, il y a trop d'histoires et je veux que les histoires s'arrêtent : on garde que les bonnes ! Alors je profite, je rigole avec le moniteur, je suis bien. Des fois il vient derrière mon dos, je ne le vois pas, je suis plantée là et il me dit : « Et alors Marie, tu ne fais rien ? » : il m'a réveillée en sursaut ! Moi je ne savais pas qu'il était derrière mon dos ! C'est important de rigoler. Ça donne un peu d'humeur dans le matin pour commencer la journée.

Dans un an on sera dans un autre atelier, celui d'en-haut. On va déménager parce qu'il faut plus grand. Les nouveaux bâtiments ça veut dire que ça avance, ça se développe. Comme une plante. Olivier me fait apprendre beaucoup de choses aux nouveaux. Il y en a beaucoup qui viennent. C'est facile pour moi parce qu'Olivier m'explique bien les choses. Il faut être cool au travail, ne pas se presser et être prudent parce qu'il faut s'attendre à une débroussailleuse qui passe ou un taille-haies : tout ce qui est dangereux il ne faut jamais se mettre à côté. Il y a beaucoup de règles de sécurité. Je leur apprend aussi comment on fait pour planter les arbres : il faut bien les enterrer au fond de la terre, complètement au fond, mettre un peu de terreau et d'engrais, et refermer. Et un petit rond autour à la fin. J'en ai planté chez moi avec ma mère. J'adore les plantes et j'ai les mains vertes ! J'adore planter les plantes avec mes propres mains et, quand je les vois en train de se développer et tout, je suis contente : ça donne de la vie ! Mon arbre préféré, c'est pas le platane parce qu'il me fait éternuer, c'est le le photinia qui fait rouge au printemps et qui fleurit avec des petites fleurs blanches jusqu'à la fin de l'été. Ça sent bon. Il n'y en a pas ici, il n'y a que des buddleias.

Si on me demandait de retourner dans un bâtiment, je ne pourrais pas. Moi, enfermée, je ne peux pas : j'ai besoin d'espace pour bouger. Il y en a qui disent que c'est dur et je leur dis : « Mais non, c'est pas dur, c'est cool ! ». C'est vrai que quand on part à l'extérieur, on a des chantiers très loin, à Ganges et ailleurs, je ne me rappelle plus où, et des fois on est pressés, il y a des champs où il faut que t'aïlles à droite, que t'aïlles à gauche, que t'aïlles au milieu... Une fois qu'on a fini tout ça, on revient lessivés, nous on est cuites et fatiguées, mais moi c'est mon boulot préféré. Et puis l'extérieur c'est voir des nouvelles têtes, ça fait du bien.

« Ce qui me manque le plus, c'est les machines et l'ambiance... »

Henri FARGAS, né le 2 février 1952 à Montpellier
entré aux Ateliers Kennedy le 1er avril 1985 à l'âge de 33 ans
Retraité depuis le 1er décembre 2012
Derniers postes occupés : encadrement et soudure

Au début je faisais le montage des souffleries de moteur. De là je suis parti aux métaux chez Blanc, un gars que j'aimais beaucoup. C'est vrai qu'il n'était pas commode mais, avant de partir à la retraite, il m'avait donné une veste en cuir toute neuve. C'est sûr, il fallait que ce soit droit, pas d'amusement, pas de portable dans la main, pas de musique, rien : à son poste de travail et c'est tout ! Mais après, quand j'ai changé et que j'étais à l'atelier cadre, avec la musique et ceux qui parlaient plus fort que la musique, le soir j'avais la tête comme une cafetière, j'en pouvais plus ! Ça dépend du travail mais moi je faisais les câbles électriques : il fallait souder un fil vert, un jaune...un travail très-très-très minutieux : si on se trompe, ça brûle le câble et il faut tout refaire ! Par contre avec Blanc on pouvait pas parler entre nous et ça c'est difficile. On a besoin. Un bon éducateur, c'est Gilles. Je l'adore cet éducateur. C'est pas un gars qui nous faisait précipiter au travail, on faisait cool et on pouvait discuter entre nous. Pascal aussi...

Après j'ai fait du perçage, de la coupe de métaux. On faisait des structures sur pieds comme les pylônes électriques. En plus de ça je faisais des portails pour des clients, des machins pour les chevaux, des présentoirs en fer forgé, et le mec était super content. C'était avec mon référent, Roger Calley. Je l'aimais beaucoup. Il m'a appris des tas de choses. Des fois, quand il n'y avait pas assez de travail, il nous amenait des vieux scooters, des motos qu'il nous apprenait à remonter, à retaper. Ah, ça nous a plu ça ! On nous occupait. C'était toléré et c'était cool.

Je vais pleurer si je raconte tout ce que j'ai fait...

J'ai aussi passé un examen pour conduire l'élévateur, le *Manitou*. Il fallait un permis. Au début, en apprentissage, toutes les palettes de café étaient tombées : j'avais dû en décaler une sur le bord... Mais après on m'a dit que j'étais le meilleur du CAT, le meilleur conducteur de cet engin ! Je n'ai jamais fait d'accident et j'en ai rempli des camions de café ! Mais ce que je préférais, c'était les machines à l'atelier des cadres. Des machines qui coupent des baguettes en biais. Il fallait programmer la mesure, l'épaisseur et tout. Ce qui était impressionnant, c'était les baguettes en forme de cornière blanche : avec une autre baguette ça faisait un peu comme des escaliers. C'était très-très fragile et donc il ne fallait pas d'à-coups : un travail très minutieux. Après ils mettaient des fleurs dedans, dans le cadre... Ah si je pouvais recommencer, je le referais ! Après, une autre machine assemblait les baguettes du cadre : la machine rouge, la plus dangereuse. Il fallait régler la distance de l'agrafe, être au milieu, ni trop au bord ni trop au-dessus sinon il fallait tout refaire. Un gars s'était carrément coupé un doigt avec la rouge. Moi j'ai failli m'en faire écraser deux... La machine était vraiment dangereuse mais j'aimais ça et j'étais très concentré. Sinon l'éducateur ne m'aurait pas laissé faire. Il faut faire très attention aux machines, surtout la

rouge : il y a des règles de sécurité à respecter. Ce que je faisais, c'était minutieux mais c'était pas très fatigant. Quand je vois des ouvriers toute la journée avec un marteau-piqueur...

Quand je suis arrivé à Kennedy, il n'y avait pas ces bâtiments, là : il y avait un terrain de foot... Mais les nouveaux bâtiments c'est une bonne chose : ils étaient tellement vieux qu'une fois un mec s'est pris le faux-plafond sur la tête ! Je ne sais pas ce qu'il y a eu, peut-être une rafale de vent... Le self où on mange, je trouve que c'était mieux avant : on avait chacun une table et un grand chariot nous distribuait les plats chauds. Là il faut faire la queue pendant deux heures alors des fois on décolle avant l'heure pour ne pas la faire. Mais maintenant ils ont fait un truc pas mal : un groupe mange à midi moins le quart, l'autre à midi, et un troisième à midi et quart. Ce qui est dommage c'est qu'ils ont mis un bâtiment devant : je ne sais pas si ils ont abattu l'arbre... j'espère que non parce que l'été il nous fait bien de l'ombre ! Un autre bon changement, c'est La Bulle Bleue : c'est des gens sympathiques, gentils même...

Je regrette le CAT.

Ce qui me manque le plus c'est les machines. Et puis dans l'atelier des cadres c'était une bonne ambiance. Il y a des gens que j'aime beaucoup : Damien, Michel, Alexis, et tous les autres... On m'a dit que je pouvais venir voir mes copains de temps en temps. Mais je fais attention parce qu'ils travaillent quand même. J'essaye de venir à la pause... Ce qu'ils m'ont apporté, tous, c'est que quand je suis parti j'avais les larmes aux yeux. C'est l'amitié. J'aimais tout le monde dans l'établissement Kennedy. Et je ne pense pas trop aux machines sinon je vais encore pleurer...

J'aurais aimé continuer.

Ce sont mes pieds qui sont mal en point, surtout le gauche, mais j'ai des mains qui sont encore en bon état, je pourrais encore travailler, c'est dommage... Là un ami m'a donné une vieille chaîne à réparer : le lecteur de CD ne marchait plus. Je l'ai tout démonté, je l'ai nettoyé, j'ai machiné et maintenant ça marche bien. J'aimerais refaire les papiers et tout le pataquès pour rebosser. Je ne sais pas si c'est possible mais on m'a dit que j'aurais pu partir qu'en 2015 alors je ne comprends pas, ça me machine un peu... Ils m'ont parlé de sorties à Kennedy : j'aimerais participer. Et être invité à la fête de Noël. Aux cinquante ans je serai là : on va m'envoyer une carte.

« C'est ici que j'ai préféré »

Jean-Louis WIGT, né le 21 juillet 1956 à Chateaurenard

entré aux Ateliers Kennedy le 14 juin 1976 à l'âge de 20 ans

Poste le plus récent : kit machines d'hématologie

Je m'appelle Jean-Louis, Jean-Louis WIGT, mais sans le H hein ! Sinon ça fait comme dans *Amicalement Vôtre*... La première fois j'étais à Avignon, et puis aux Mûriers, avenue du Père Soulas, et puis ici. C'est ici que j'ai préféré. Avant, tous les jours prendre le car, revenir...c'était fatiguant. Ici je suis à côté, je mets pas longtemps : je prends le bus jusqu'aux Sabines et après je prends le tramway.

Je suis arrivé en juin 76. De 76 à 2015 ça fait combien ? Trente-neuf ans... Les vieux ateliers n'étaient pas comme ça : au début on était en haut, où y'a La Bulle Bleue ; après on était en bas ; et puis on est montés là-haut. On était mieux en bas, quand y'avait le garage pour mettre le matériel. Maintenant on a du mal, c'est moins pratique, mais c'est bien d'avoir des nouveaux bâtiments. C'est quand même mieux maintenant. Y'en a eu des changements ouh ! Et j'en ai fait des moniteurs : Monsieur Combes, Monsieur Gomez, Pascal... J'en ai fait des trucs... Les premiers jours on grattait les platines. Et puis après j'ai fait des fauteuils, les cabines téléphoniques, le café... En haut on faisait des enceintes avec Robert Gissot. On en a dans l'atelier mais elles sont petites : nous on faisait des grandes. Les grandes c'est compliqué ouh ! souder les fils là...et puis après il faut essayer si ça marche...

Pour le tubing, si le tube il est un peu gros il faut le couper à la main : le 10, le 11 et le 30. Les autres on peut à la machine : le 7, le 8, le 5, le 6, le 2, le 3, le 4. Les copains et les copines ils me taquent des fois, ils s'amusent. Par exemple je les vois pas et ils tapent la main sur mon dos. Je rigole mais si je suis en train de compter je fais « Chut !! » parce que sinon on se trompe, c'est pour ça... Des fois l'éducateur, Bernard, il gueule ouh ! Il gueule quand y'en a qui font mal le travail.

Domage que j'ai oublié de prendre l'appareil : je t'aurais fait voir le petit... J'ai des photos du neveu qu'il est né là ouh ! il est né il y a un mois et demi, voilà... Je suis allé le voir pour Pâques et après, on verra... Ça fait six nièces et dix ou onze neveux : famille nombreuse, hein ! Mes frères et sœurs y'a Yves, Alain, Patrick, moi, Geneviève, Michelle, Christiane et Betty. Ils sont un peu de partout : il y en a un dans le Var, trois dans les Bouches du Rhône, deux dans la Drôme et deux dans le Gard. J'aime faire des photos. J'ai fait quatre mariages ouh ! Là c'est un petit appareil parce que l'autre il était compliqué, avec une pellicule. Celui-là il est mieux : t'appuies et voilà. Pour les 50 ans y'a un photographe qui vient je crois. Pour les départs aussi. Y'en a qui sont partis y'a pas longtemps : Christian Ledit, Michel Tessier... J'ai vu Roger Delmas et lui m'a pas vu : il était dans le tram... Il y en a beaucoup qui sont partis. Des fois je les vois... Moi je pars en 2016. Je serai content d'arrêter parce que ça fait un moment que je travaille. Déjà je suis à mi-temps, j'y suis que le matin : ça fait un moment que j'ai demandé parce que je commence à fatiguer. J'ai mal à la main, là, dedans, alors de temps en temps je tire sur les doigts... Il faut préparer. J'ai pas encore trouvé d'activités mais je cherche. Les copains et les copines me manqueront... Je viendrai un peu pour les voir, et Bernard je l'appellerai...

« Le travail permet de rencontrer des gens et d'évoluer »

Daniel SOULLIER, né le 1er septembre 1959 à Montpellier

entré aux Ateliers Kennedy le 12 novembre 1980 à l'âge de 21 ans

Poste le plus récent : conditionnement d'un logiciel informatique

J'ai des mains de travailleur. Là où je travaillais avant pour apprendre un métier, à l'IME, c'était la première fois que j'avais des outils dans la main, j'avais quinze ans. Je rentrais le soir fatigué et j'avais les mains avec tout plein d'ampoules et allez, Maman ! De l'eau chaude, une aiguille... J'y suis resté jusqu'à vingt ans et je suis venu à Kennedy. Le premier jour, j'étais très heureux d'être là parce que bon...pour rentrer ici il a fallu faire pas mal de démarches et passer par la COTOREP : ce qui m'a impressionné c'est que c'était la première fois qu'il y avait autant de gens autour de moi !

A mon premier atelier j'avais comme moniteur référent Monsieur Blanc. D'abord j'ai fait la connaissance du groupe, tout le monde s'est présenté... A un nouveau il faut lui souhaiter la bienvenue, lui faire visiter tous les ateliers - mais là il faut quand même se rappeler de tout alors je ne lui servirai pas de guide ! - il faut lui dire que chaque groupe est différent, ses pensées, ses façons d'agir, tout ça... Chaque groupe a le droit d'être respecté. Pour bien travailler dans le groupe, il faut s'intégrer petit à petit. Pour certains c'est facile : ils ne sont pas timides, ils osent ; mais pour d'autres c'est un petit peu plus dur alors ceux-là il faut les aider. C'est important aussi de suivre les consignes sur le travail. Je dis aux nouveaux : « Si tu fais une erreur, il ne faut pas la cacher ou le mettre dans la poche. Il faut le dire. Sinon à la fin de la journée ils vont voir qu'il manquera une pièce. Ne pas avoir peur de le dire parce que tout le monde fait des erreurs. C'est ceux qui ne font rien qui ne font pas d'erreurs ! ». Toutes ces phrases je les ai apprises par nos parents... Quand quelque chose ne va pas, en parler avec son référent, et s'il n'est pas là aller vers un ouvrier qui connaît bien le travail, qui est ancien et qui te conseille : « Si tu as des questions sur le CAT, ou si tu as un problème de n'importe quoi, tu viens me voir, tu viens me trouver et si je peux t'aider, c'est avec plaisir ». Pour moi, c'est important aussi que chacun travaille à son rythme. Chacun a son rythme de croisière. Il y en a qui vont vite et qui sont bien ; d'autres que si on leur demande de se dépêcher ils ne sont pas bien, ils font n'importe quoi, ils sont dévariés. Je trouve qu'avant le temps passait moins vite. Maintenant, depuis les années 2000, ça passe vite : les mois, les semaines... Je ne sais pas si c'est qu'avant on était moins stressés, je ne sais pas...

Pour moi le travail c'est important parce que ça permet de rencontrer des gens différents et d'évoluer. A Kennedy j'ai appris à me servir du trans-palette, à faire divers travaux comme la soudure. La soudure c'est très minutieux : il y avait un montage à faire avec des plaques, des embouts, des rondelles... Ce qui me plaît ici c'est de changer d'atelier : ça nous permet de voir autre chose, d'apprécier le travail d'autres personnes, d'autres groupes...

Ce qui a le plus changé ici c'est que, au fil du temps, les anciens ateliers ont été démolis pour en faire des neufs, comme l'atelier de Myriam et Blandine. On a aussi une très belle salle de pause et on a refait la cantine. L'arrivée de La Bulle Bleue aussi : on peut voir le

travail qu'ils font, le théâtre, le chant, la danse... Le festival de La Bulle Bleue c'est tous les trois mois. Ça s'appelle les *Aparté(s)*. On peut voir leurs spectacles pendant les heures de travail ou le soir en famille. À la fin il y a le repas avec le traiteur de La Bulle Bleue. En 2012, quand on avait fait la fête de fin d'année, c'est eux qui avaient fait tout le repas. C'est suivant les goûts de chacun mais je sais que certains critiquent : « Ils s'amuse, c'est pas du travail ! ». Quand j'entends ça ça m'énerve, c'est n'importe quoi, alors je me retiens parce que ça va pas en finir mais j'aimerais leur dire : « Mais si, c'est du travail : il faut utiliser sa tête, la mémoire, apprendre une chorégraphie, il y a aussi le trac... ». Ils n'y pensent pas. Ils critiquent sans savoir. Je ne supporte pas ça mais bon, tous les avis sont différents...

À l'*Époque* on avait comme directeur Monsieur Pascal Descamps. Je me souviens d'une sortie superbe, en 2001 ou 2002. On était tous allés à Aigues-Mortes et on avait pris une péniche-restaurant. Alors moi qui adore les mini-croisières et les bateaux-promenade... On avait passé une bonne journée tous ensemble. L'après-midi, pour s'amuser, on s'était tous arrosés et même le directeur avait pris de l'eau ! J'aime bien aussi faire des petites farces à l'ESAT. Pas tout le temps mais quand ça me prend. Une fois c'était pendant la fête de fin d'année. On avait fait ça dans un restaurant et pas loin de moi il y avait Aurélie, la psychologue : je lui avais caché son briquet. Je ne sais plus si elle s'en était rendu compte ; je lui avais rendu. Mais la meilleure c'était en famille : on a fait le repas de Noël chez notre sœur, à Juvignac, tout le monde s'était réuni et tout le monde a marché ! Je ne me rappelle plus ce que c'était mais je leur avais dit que j'avais perdu quelque chose et c'est moi-même qui l'avait caché. J'avais pris un visage sérieux, tout le monde s'est levé, tout le monde a cherché et moi je les regardais faire. Je les ai laissés cogiter et puis, mine de rien j'ai dit : « Ah ça y est je l'ai trouvé ! ».

Mon rêve c'est de faire une vraie croisière. J'ai vu sur le magazine MC-Croisières qu'il y en a à tous les prix, à moins de 500 euros. Faire ça sur la Méditerranée, et plus spécialement les îles grecques. Cette année on ne pourra pas la faire mais en 2016. Je vais en parler à ma famille. Ça c'est mon projet.

La retraite c'est dans cinq ans. Tout le monde passe par là et ça se prépare très à l'avance pour les points, les bulletins de salaire à réunir...il y a pas mal de choses à faire. Moi je serai toujours au GEM. C'est comme une Maison pour Tous. Il y a pas mal d'ouvriers qui en font partie. Le mardi on fait une réunion pour préparer la sortie du week-end, le mercredi y'a l'atelier arts plastiques, le jeudi c'est atelier d'écriture, et le vendredi c'est divers. Je vais régulièrement au GEM du boulevard Rabelais. J'en fais partie depuis 2007. Il y en a d'autres à Montpellier, à Nîmes, de partout en France. Si on en a le désir on peut aussi y faire son anniversaire. L'été on fait des repas inter-GEM et un voyage d'une semaine. Le directeur c'est Monsieur Philippe Baldes : c'est lui qui a eu l'idée de créer ça. C'était l'ancien directeur de Héliokos, un service d'accompagnement qui s'appelle maintenant Lis Auréto et qui édite l'*Héliogazette*. C'est un journal qui sort tous les trois mois et où j'écris depuis le début. Chaque fois un article différent. Ça peut parler de mode, de politique, de cuisine, de l'environnement, des souvenirs de voyage... Le dernier thème c'était : « Que pensez-vous des fêtes de Noël et comment les vivez-vous ? ». A chaque thème j'apporte ma pointe d'humour.

Il y a beaucoup de gens qui œuvrent pour les droits des handicapés. Malheureusement – et on ne peut rien y faire – les anciens sont fatigués, ils ont l'âge de la retraite, mais les jeunes

parents qui ont des enfants handicapés ne prennent pas le relais : ils s'intègrent pas comme les anciens, ils voient les choses autrement. C'est dommage parce que c'est important : c'est aux jeunes parents de penser à leurs enfants, ils le voient bien quand même ! Je ne sais pas comment ça va se passer dans les années à venir. Peut-être qu'un jour ils en prendront conscience... En tous cas quand je serai à la retraite, vieux ou pas je participerai toujours, même quand j'aurai 90 ans ! Jusqu'au bout... C'est important.

Pour les 50 ans de Kennedy, j'aimerais dire de ne pas oublier ceux qui nous ont quitté, ouvriers et ouvrières, d'avoir une pensée pour eux... Un grand merci aussi - et ça c'est normal - au Père Lafon et à ses partenaires. Mon frère Robert en a connu un : c'était son deuxième beau-père.

Le mot de la fin, je le prends du groupe *Téléphone* :

« Je rêvais d'un autre monde »

Un monde où les jeunes apprennent des anciens

Un monde avec moins de pollution

Un monde sans guerres

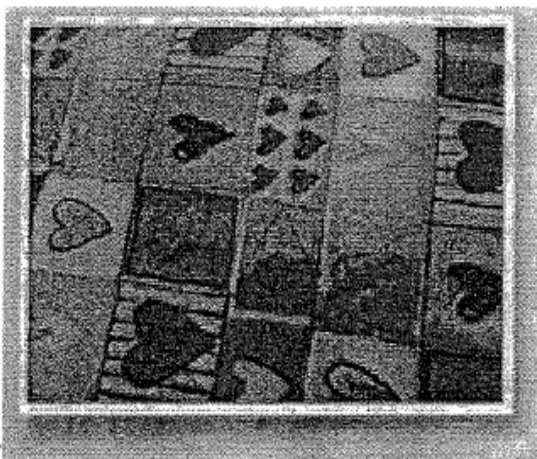
Tous les grands de ce monde : qu'ils nourrissent ceux qui meurent de faim
dans les pays du tiers-monde, tous ces pays d'Afrique et d'Asie
au lieu de dépenser des millions dans l'armement !

Mais ce n'est pas demain la veille...

Broderie amoureuse :

Dans l'amour il y a plusieurs différences, en voici quelques unes.

On peut aimer une femme ou un homme, d'un âge différent de l'un et de l'autre. Souvent, ça arrive que les parents ne soient pas d'accord : quel casse tête pour le couple! On s'aime aussi dans la couleur de sa peau. Par exemple, une française peut s'accoupler avec un africain ou alors un japonais



avec une africaine. Si leur couleur de peau les laisse indifférents pourquoi pas. S'ils s'acceptent sans faire de différence c'est bien pour eux, s'aimer dans toutes nationalités, voilà qui ouvre les frontières de l'amour. Et pour terminer on peut aussi aimer une personne handicapée femme ou homme car eux aussi ils ont besoin de notre amour et ça c'est super qu'on les aime pour ce qu'ils sont.

Par exemple, moi, j'ai aimé une personne handicapée que j'ai connue au CAT. Elle était plus âgée que moi, elle avait un lourd handicap, elle ne savait ni écrire, ni compter ni lire aussi. Et bien malgré tout cela, je l'ai acceptée telle qu'elle était sans faire aucune différence. Et voilà, on est resté ensemble pendant plus de 25 ans. Bien sur, au début, il y en a qui n'était pas d'accord pour mener une petite vie avec elle tout ça parce qu'elle était plus âgée que moi. Mais au final, tout s'est arrangé, tant mieux pour nous deux. Et maintenant, je terminerai par un joli poème pour ceux qui s'aiment encore et toujours :

« La vie est si belle, la nature est si riche, le bonheur est là dans la simplicité. Viens sans dire un mot, ouvre les yeux avec un peu de coeur, avec un peu d'amour, le bonheur est là, à ta portée, 5 jours d'amour, de tendresse, de partage, on a l'impression d'avoir tout donné et de n'avoir rien reçu, chaque visage rencontré, chaque regard croisé, chaque sourire accueilli, je le conserve en mon coeur pour faire chanter la vie des jours à venir. C'est le pèlerinage du sourire. La voir, c'était l'aimer, n'aimer qu'elle et l'aimer pour l'éternité ».

Daniel Soullier

« Je me remets toujours en question »

Patrick CHABALIER, né le 18 juin 1957 à Albi
entré aux Ateliers Kennedy le 2 avril 1991 à l'âge de 34 ans
Poste le plus récent : roulettes pour baies vitrées

J'ai traversé des périodes difficiles alors maintenant je vois les choses différemment... Quand je travaillais dans l'entreprise de mes parents, mon père a été obligé de me licencier, de licencier tous les ouvriers, de déposer le bilan. Donc je me suis retrouvé au chômage et au début je me suis dit : « Les autres en profitent alors pourquoi pas toi ? ». J'en ai profité pendant un moment mais j'ai vu que je m'embêtais la journée alors un jour je me suis enfermé dans ma chambre et j'ai dit : « Qu'est-ce que tu pourrais faire ? ». Et au bout d'un moment : « Mais tu as un CAP de jardinier, pourquoi tu ferais pas les jardins ? ». Alors j'avais rédigé des petits papiers que j'avais déposés à la pharmacie, la boulangerie, avec mon numéro de téléphone. J'avais mis : « Jeune homme sérieux vous propose de faire votre jardin, désherbage... ». Après j'ai aussi distribué le Midi Libre. Je n'étais pas inactif parce que je faisais des journées de 5 heures du matin jusqu'à 7h30, après je rentrais chez moi, je prenais une douche et je repartais pour aller faire les jardins chez des particuliers. Et je faisais du sport en plus le soir ! Je m'étais inscrit au centre Propara de la Paillade : le lundi j'avais piscine deux heures, le mardi je faisais de la gym, le mercredi re-natation, jeudi musculation et le vendredi y'avait des soirées avec un petit repas et on dansait.

J'ai aussi fait des stages d'électricien et j'ai travaillé dans la maçonnerie. Mais j'ai eu un accident de travail et j'ai été reconnu travailleur handicapé. Depuis je fais des sciaticues. Quand je suis arrivé aux Ateliers Kennedy, j'ai d'abord fait un stage d'un mois en début d'année 91. Comme ils ont trouvé que j'étais apte à faire mon travail, ils m'ont embauché de suite le mois suivant. Je travaillais d'abord au routage avec Monsieur Gomez et puis chez Monsieur Blanc. J'ai aussi fait des prestations de services à l'extérieur, par exemple pour faire du nettoyage, ou aux Assedic pour faire du tri. J'ai aussi travaillé dans l'atelier où on faisait les radiateurs...

Depuis 2006 je suis chez Pascal. Ce qui me plaît c'est que des fois on a le contact avec le client, le patron d'Axalys. Ce que je préfère c'est magasinier : tout ce qui est expédition, contrôles... On reçoit les corps, moi je fais la réception, je contrôle la quantité des modèles, ensuite on fait un contrôle des côtes intérieur-extérieur avec un pied à coulisse, et une fois qu'on a fait ça on les rentre dans le stock et après on fait de l'assemblage. Ensuite Pascal reçoit les commandes par GPAO et il imprime les feuilles avec tout ce qui rentre dans le corps. Chaque client a un modèle, un profilé différent, alors forcément les roulettes sont différentes. Une fois qu'on a cette feuille on va voir si on a la quantité et on prépare la commande : on met la feuille sur la table, on assemble, on fait le réglage d'une vis, on met tout dans des bacs et ensuite ça arrive à mon bureau, au fond. Je pèse les cartons avec vingt pièces à l'intérieur et s'il en manque cinq ou six on peut les faire. Ensuite je mets une étiquette avec la référence du modèle puis je contrôle que je ne me sois pas trompé parce que ça arrive à tout le monde, je mets la date et Pascal vient contrôler. On scotche les cartons, on les met sur les palettes - si c'est pour le même client on met tout sur la même palette -, on filme la palette, on la pèse, on fait le bon d'expédition et Pascal reçoit les

adresses par mail. Une fois les palettes finies on appelle le transporteur et ça part en Roumanie, en Espagne...

Ça demande surtout de l'attention parce qu'on peut se tromper. Mais dans l'atelier où je suis on a l'habitude de s'entraider entre collègues. C'est comme dans le groupe de randonnée où je suis resté six ans : au bout d'un an on connaît tout le monde, y'a une ambiance et on s'entraide, comme ici. Quand on voit qu'une personne a des difficultés, je quitte mon poste, je vais à côté d'elle, je prends le modèle et je lui en fais un. Je lui dis : « Regarde bien », je lui explique ce que je fais et après je reste à côté d'elle mais c'est elle qui fait. Je lui en fais faire un ou deux : « Si y'a un problème tu m'appelles ou tu appelles Pascal ». C'est surtout pour centrer les roulettes dans le corps intérieur. Moi j'ai une technique. A force de le faire on trouve un tuyau : je la mets bien au milieu et après je mets un axe qui cale bien la roulette et elle rentre impeccable.

Dans mon travail je suis très organisé et à force de le faire, j'ai découvert des trucs. J'ai pas été demandé ; c'est moi qui ai trouvé. J'ai essayé et j'ai vu qu'en faisant à ma façon j'arrivais au même résultat qu'avec ce que Pascal m'avait montré. J'ai fait à sa façon au début bien sûr et après j'ai adapté à ma façon. Un jour je lui ai montré et on a vu que tous les chemins mènent à Rome ! Dans mon travail je me remets toujours en question. Au début je faisais des erreurs et j'ai dit à Pascal : « Le plus important quand quelqu'un fait une erreur c'est de la reconnaître ». Parce que si on la reconnaît de suite, déjà on a fait un pas : on montre à la personne qu'on est capable de se rendre compte et on va essayer de ne pas le refaire.

Entre l'ouvrier et l'éducateur, il faut le respect. Le respect c'est parler sur un ton normal. Il faut pas élever le ton et, quand on a des soucis à l'extérieur, ne pas les montrer ou les reporter sur les personnes à qui on parle. Il faut les prendre sur soi. Mais c'est un travail. Au début c'était difficile pour moi mais maintenant, si j'ai un problème, je l'ancre au fond de moi et je ne le fais pas voir. Une fois, j'étais en pause et une personne que j'aimais bien vient me voir. Moi ce jour-là j'avais des problèmes familiaux et je lui dis : « Bonjour, quel est ton problème ? Attends, y'a trop de monde ici, on va aller s'isoler... ». On est partis dans un coin pour qu'il n'y ai pas de parasites parce qu'après les langues hein...on transforme d'une personne à l'autre... Il m'a expliqué son truc, je l'ai laissé parlé et quand il a eu fini j'y ai dit : « Alors là, aujourd'hui je ne peux pas t'aider. Déjà j'ai pris le temps de t'écouter mais là j'ai des problèmes aussi alors reviens dans deux ou trois jours, donne-moi un peu de temps pour que moi je décante ». J'y ai dit calmement, je l'ai regardé dans les yeux et il m'a dit : « Oui, bien sûr, pas de problème », et on est allés boire un café.

Un grand changement ici c'est l'arrivée du Conseil de la Vie Sociale. C'est un texte de la loi 2002 je crois, qui est sorti parce qu'ils se sont aperçus que dans les CAT il n'y avait pas de CVS. Maintenant, quand une personne a une question, elle vient voir les représentants - j'en fais partie - on a un cahier, on ne met pas de nom, on note la question, on a une réunion préparatoire quinze jours avant la réunion avec la direction où on revoit les questions avec la psychologue : s'il faut reformuler, si la même question y est plusieurs fois, on élimine celles qui ont déjà été posées parce qu'on aura la même réponse etc... Les autres changements c'est qu'ils ont refait la cuisine, il y a eu l'arrivée de La Bulle Bleue et la construction des nouveaux bâtiments : ça devenait indispensable parce que les autres étaient trop vieux vu les lois et les normes de maintenant. Quand je suis arrivé, à la place de la salle de pause c'était les bureaux administratifs qui maintenant sont au-dessus de La Bulle Bleue. Après ils ont fait la salle Lafon. Et dernièrement ils ont fait un nouveau parking.

Je suis à deux ans de la retraite et j'envisage de partir mais il ne faudra pas rester inactif : pourquoi je ne continuerais pas à travailler ? Chaque personne ici a un projet individuel et j'en ai parlé à mon éducateur. Après j'ai eu une réunion avec Laurence, la psychologue et la directrice. J'ai soumis mes souhaits et ça a été accepté. Suite à cette réunion l'idée c'est que je puisse travailler dans l'entreprise de mon frère et on a mis en place ce partenariat avec Kennedy comme ça, si j'ai un accident, je suis couvert. En ce moment je travaille chez lui tous les vendredis. Le premier jour où j'y ai été il m'a montré le local où je devais travailler et il m'a dit : « Ce local je ne m'en occupe pas : je passerai de temps en temps mais tu es libre et tu t'organises comme tu veux ». Je fais du magasinage, du rangement... Vendredi dernier j'ai sorti 1200 vis. Je ne fais pas encore les réceptions mais j'aimerais bien. Ce sera en fonction des disponibilités de mon frère. Je ne sais pas si je pourrai travailler à temps plein mais même si je ne travaille que trois jours par semaine, pendant trois jours je ne suis pas chez moi : je pars le matin et je rentre le soir.

A la retraite je vais aussi continuer la chorale. Chez moi je chante. Je mets un disque, par exemple de Mike Brant, ou de n'importe qui, et je chante derrière. Et là ma nièce s'était inscrite dans une chorale et elle m'avait proposé de venir. Alors j'étais monté chez ma sœur à Lodève et le soir j'ai été voir. J'ai chanté avec eux et après je me suis inscrit. C'était du lyrique. On a fait un concert en fin d'année et je me suis attaqué au *Temps des cathédrales*. Je n'avais pas réalisé la difficulté. Moi je voulais voir si je pouvais monter un peu plus haut pour voir l'étendue de mes graves et de mes aigus. Quand mon tour est arrivé j'avais le trac. En plus je voulais chanter sans la feuille parce que la chanson je la connaissais un peu. Mais de savoir qu'il y avait du monde, qu'il y avait ma mère, ma sœur, mon beau-frère, des gens de la famille... Avant de faire le concert on avait fait un stage d'une semaine avec le chef de chœur et un formateur de Paris qui nous apprenait à placer la voix. Et pour le trac il nous avait donné des outils que j'ai mis en place le jour du concert : soit on regarde le fond de la pièce, soit si on chante dans une cathédrale ou une église on regarde la voûte, on passe au-dessus du public. Au début j'ai eu du mal à démarrer, pendant un moment ça allait et puis j'ai bloqué. J'ai dit : « Excusez-moi », je me suis retourné, j'ai été vers le fond et je suis revenu. Une personne au synthétiseur m'a fait la note de départ et j'ai recommencé. A un moment je suis monté, j'ai regardé la voûte et j'ai fait comme ça, j'ai levé les bras vers la voûte et j'ai senti un froid qui montait en moi...c'est magnifique ce qu'on ressent ! Et je l'ai transmis : ma sœur l'a reçu. A la fin du concert elle s'est levée, elle est venue et elle s'est jetée dans mes bras. Elle m'a embrassé et elle m'a dit : « Merci, merci ! ». Je lui avais donné des frissons. Après le lyrique ça devenait gonflant pour moi alors j'ai voulu changer et je me suis inscrit dans une chorale de Gospel depuis le mois de septembre l'année dernière, à Saint-Georges d'Orques. Ça me plaît. On va donner un concert au mois de juin...

Moi j'aime découvrir des choses, j'essaye de m'instruire le plus souvent que je peux. J'aime beaucoup les voyages, je suis un grand baroudeur. Le but c'est de découvrir d'autres modes de vie que le mien. J'ai fait la Thaïlande, la Calédonie... j'en ai fait tellement de voyages... J'aimerais aller à la Martinique, en Guadeloupe, et peut-être un safari africain. Ça me plairait ça... A Tahiti j'y suis parti un mois. Mon parrain avait une maison là-bas et il nous a servi de guide. Quand je suis arrivé je me suis mis à leur mode de fonctionnement. Ce que j'ai remarqué c'est qu'ils n'avaient pas le même mode de vie que nous. Il y a beaucoup de chômage et ils sont cool. Le matin, quand je sortais, il y avait une personne qui se mettait devant son portillon avec un ukulélé et qui chantait. Pour leur dire « bonjour » il y avait

deux façons : soit un signe de tête quand on voulait juste passer, ou alors « bonjour » de vive voix quand on restait un peu à écouter sa musique. Ils chantent beaucoup les Tahitiens... Peut-être que le chant m'est venu de là. C'est peut être ce voyage qui m'a donné cette façon de voir différemment...

« Avoir un travail c'est réussir »

Albert BUENO, né le 2 décembre 1954 à Sélestat
entré aux Ateliers Kennedy le 1er juillet 1973 à l'âge de 20 ans
Poste le plus récent : routage

Le premier jour on déchargeait l'engrais et les pommes de terre des wagons. Après on les mettait sur des palettes, et après les gars prenaient l'élévateur et les emportaient dans les magasins. C'était à Près d'Arènes, près du Géant Casino. C'était la société COSIPA et c'était mon premier travail. On faisait aussi des souffleries. Le contremaître qu'il y avait avant, Monsieur Gomez, il m'apprenait comment il fallait couper les fils, mettre les cosses, mettre le moteur sur une table et après, une fois qu'on a tout fait, il fallait monter la soufflerie dans un truc en plastique. Pour ne pas se tromper on faisait par code couleurs : le rouge avec le rouge ; pas le bleu avec le rouge, ça ira pas, ça sera trop court après. On faisait des platines pour IBM, on travaillait au café à Lavérune, le nettoyage des cabines téléphoniques en centre ville... J'ai aussi travaillé à l'extérieur pour faire des faux-plafonds, aux APF pour démonter des anciens ordinateurs : il faut démolir des écrans, trier des pièces à recycler... On faisait des bouteilles de vodka : la machine elle remplissait et nous on les mettait dans des cartons.

J'ai aimé travailler avec Monsieur Gomez : il nous a appris beaucoup de choses. Lucienne aussi, Valérie Mauri... Un éducateur doit bien apprendre aux jeunes ce qu'il faut faire. Aujourd'hui je suis à l'atelier de Myriam et Blandine et des fois j'aide le nouveau, Jérôme. Quand nous on partira à la retraite lui il faudra qu'il nous remplace alors je lui explique comment bien faire ce travail, sinon ils risquent de nous l'enlever. C'est pour Pôle Emploi. Je lui dis qu'il faut toujours mettre les feuilles dans le dossier et ne pas en oublier. Après moi je contrôle, je pèse le dossier. Pour l'emballage il faut qu'il le passe bien à la machine, qu'il coince bien. L'autre il filme mais attention : si ça filme mal après y'a un trou et c'est pas bon. Le papier c'est ce que je préfère parce qu'on en fait sans arrêt alors on va vite. Ça fait au moins dix ans que j'y suis et c'est mieux maintenant : on est assis ; avant on travaillait debout. En fond de musique nous on écoute Nostalgie : on aime bien parce qu'il y a plein de chansons anciennes.

Si je devais apprendre un nouveau métier, ça serait la menuiserie. Avant c'était Monsieur Reynald. C'était une usine à bois là où on mange maintenant. Ils coupaient du bois, ils faisaient des fauteuils et après il faut les habiller. J'allais les voir. Ça me plaisait. Le bois ça travaille bien et puis c'est propre. Je n'ai pas pu y aller mais peut-être...à la retraite...du modélisme, des trucs comme ça...

Il me reste encore deux ans à travailler et après, à la retraite, il faut éviter de rester enfermé chez soi. Je vais sortir et faire plein de choses. On va faire des visites d'usines. J'ai déjà visité celle de Perrier dans le Gard. Et puis de temps en temps je viendrai jeter un coup d'œil ici, je regarderai ce qu'ils font et je leur demanderai : « Alors, ça travaille ? ». Il y en a

qui viennent des fois : Patrick Soullier, Serge Vergnes, Christian Ledit aussi. Y'en a pas mal qui viennent.

Mes mains aiment bien travailler.
Que ça continue comme ça.
Comme ça au moins on réussit dans la vie.
Il ne faut pas rester sans travail, sans rien.
Le travail c'est apprendre.
Et avoir un travail c'est réussir.

« On a tous notre chance dans la vie »

Guillaume CASTAN, né le 21 février 1971 à Montpellier

entré aux Ateliers Kennedy le 2 mai 2004 à l'âge de 33 ans

Poste le plus récent : conditionnement d'un logiciel informatique

Je suis titulaire depuis le 2 mai 2004 mais j'ai fait mon premier stage avant, en juillet 2002. Le premier jour c'est pas évident. On essaie de faire face, on essaie d'être gentil pour se faire des amis, on discute. Au nouveau il faut souhaiter la bienvenue, parler avec lui, faire comme on m'a fait le premier jour, être gentil, avenant, le mettre à l'aise, et surtout qu'il ne panique pas : tout le monde est passé par là, on a tous commencé nouveau quelque part... Moi je ne connaissais personne à part le regretté Ludovic Bernard. Il est décédé peuchère. Je l'ai connu dans les années 80, il y a trente ans, et malheureusement il nous a quittés en août 2014. Ça m'a fait de la peine : trente ans d'amitié ça s'oublie pas vous savez ! L'amitié c'est la fidélité, et c'est pas la trahison. La confiance mais pas la trahison. Et si possible la continuité dans le temps. Ah les bons souvenirs d'ici quand il m'a accueilli la première fois... Il a été gentil avec moi et j'oublierai jamais ça, il m'a mis à l'aise de suite peuchère. Je pense souvent à lui...surtout qu'on va arriver à la date, au mois d'août... Et il est né un mois avant moi : il est du début d'année et à chaque fois j'y pense.

Mon premier éducateur c'était Monsieur Alain Montoya. C'est un bon souvenir, même si j'étais mal à l'époque. Il était gentil avec moi. J'ai passé des bons moments, il m'a aidé dans le cheminement de ma vie professionnelle et je pense que c'est important. La gentillesse et l'écoute... Je l'ai regretté quand il est parti mais bon... On faisait un peu de tout, des nuanciers, on aidait Pascal pour Axalys, les bons ED qu'il fallait coller en double-face avec Monsieur Gissot : il fallait de l'adresse, de l'agilité, il ne fallait pas que ça déborde ! Ça a été un peu dur au début mais j'y suis arrivé quand même. *À l'Époque* on passait tellement du bon temps qu'on faisait sauter les crêpes à la section annexe ! On avait le temps de faire sauter les crêpes pour la Chandeleur ! Alors maintenant chaque fois que je fais sauter des crêpes je pense à toute l'équipe.

À l'Époque on faisait aussi la piscine. Ça m'a permis de commencer à apprendre à nager mais malheureusement ça s'est arrêté et il m'a manqué un peu. On prenait le temps de faire du sport, c'était sympa. Ça n'existe plus et maintenant il faut faire du sport en-dehors du travail. C'est dommage d'un côté mais bon...on ne pouvait pas non plus tout continuer ! Aujourd'hui on n'a plus le temps. Le temps il passe trop vite. Moi je me rends compte que ça fait onze ans que je suis là : ça passe vite ! Le temps on peut pas le ralentir, c'est une machine qui s'arrête pas ça... On avait aussi une formation du planning familial, c'était bien, ça permettait de connaître la vie de tous les jours...

Tout a changé : le fonctionnement, les serres qui étaient à la place du bâtiment où on est... Quand je suis arrivé ils faisaient les travaux de la cuisine, alors j'ai connu quand on mangeait sous les pins et qu'on servait les plats à table. Il y a beaucoup de choses qui ont changé et des gens qui malheureusement sont partis. Ça fait partie de la vie, c'est la vie qui tourne mais c'est bien dommage, ça touche ! J'y pense et je me dis : « Ils sont partis trop tôt ! ». On les a connus dans le travail et, du jour au lendemain, ils partent à la retraite ou ailleurs, on ne les voit plus, et ça manque. On a des relations avec eux, des contacts et d'un

seul coup c'est coupé.

Je fais PC-Soft maintenant. C'est de la remise à jour informatique. C'est IBM qui nous a donné le premier boulot à l'époque. Et puis on a perdu des marchés, on en a gagné d'autres... Par contre PC-Soft on l'a depuis vingt ans. Ça dure. Moi j'aime bien, c'est varié : y'a les démos, les informations, les goodies... Ça permet de connaître des choses. Par exemple j'ai appris que la clé *Dongle* permet d'enregistrer et si quelqu'un cherche à rentrer elle s'autodétruit. Je ne comprends pas tout parce que l'informatique moi...j'ai commencé à en faire à dix-sept ans, je suis un peu de l'ancienne génération alors j'ai pas été habitué, on en parlait moins. C'était les premiers ordinateurs : ils étaient gros à l'époque ; maintenant ils sont tout petits... C'est vrai que c'est intéressant quand même, mais c'est un peu dangereux aussi : avec Internet il y a toujours des gens qui cherchent à avoir des renseignements, la protection de la vie privée ça va un peu loin des fois, mais bon... Je maîtrise maintenant. Je suis arrivé en 2008 à l'atelier PC-Soft je n'y connaissais rien, y'a des documents je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais je sais où ils sont ! C'est déjà pas mal... On a changé de bâtiment, il faut se réhabituer au nouveau, il faut prendre ses marques : c'est comme tout, comme le premier jour que je suis arrivé ! Il faut repérer où sont les documents, ne pas se tromper et pas faire de gaffe car il y a différentes commandes. Et réparer les gaffes que font les autres, l'entraide. Moi je suis avenant donc bon, je sais réparer des gaffes. Ça m'énerve sur le coup mais je ne me mets pas en colère, je me dis : « Moi aussi j'ai commencé un jour, alors il faut pas trop en tenir rigueur ». Les cartons qu'on envoie ça part à Paris, Lille, Marseille, Bordeaux, Genève, Strasbourg... On appelle ça « Le Tour de France » : ça prouve qu'on arrive à se débrouiller ! Même si des fois on fait des boulettes...mais ça arrive à tout le monde : on a tous été neufs dans la vie ! Pour l'instant, vu qu'on me fait confiance et que je connais les documents, je préfère ne pas changer d'atelier, et après on verra...si un jour je vois que j'ai envie d'innover, d'apprendre et de me ressourcer...mais bon, pour l'instant... En tous cas le travail je suis content de l'avoir. « Le travail c'est la santé » comme dit Henri Salvador. Ça permet de s'enrichir, de connaître des choses, de rencontrer des gens, de voir autre chose et surtout, de ne pas s'embêter à la maison, de ne pas languir. J'ai connu des périodes de chômage et c'était pas évident. Et puis le travail ça fait gagner de l'argent après tout !

Ça fait plaisir les témoignages d'anciens pour les 50 ans. Ça fera plaisir de revoir ceux qu'on ne voit plus, ceux qui sont partis à la retraite ou ceux qui viennent nous voir de temps en temps mais on ne peut pas trop leur parler parce qu'on est pris par le travail. On aura des témoignages véridiques et c'est important parce que moi y'a des choses que je n'ai pas connu. J'aime bien écouter parler les anciens parce qu'on apprend des choses. La fondation de Kennedy y'en a qui l'ont connue ! C'est important de voir la vie de Kennedy y'a cinquante ans : ça permet de comparer avec le monde de maintenant. Avant y'avait pas l'informatique mais ils faisaient des travaux qu'on ne fait plus et ils se sont bien débrouillés finalement. Comme quoi on peut faire carrière à Kennedy ! Moi ma plus grande fierté c'est d'avoir réussi à Kennedy parce qu'au début c'était pas donné. C'est une fierté parce que ça prouve qu'avec chacun y mettant du sien, et en y mettant un peu de persévérance, on peut y arriver... Je pense que ceux qui m'ont connu à l'époque doivent être fiers de moi. Ils ont cru en moi et

j'y suis arrivé. Réussir c'est pouvoir travailler à Kennedy. Les cachets, les médicaments, le traitement m'ont aidé. La section annexe m'a aidé aussi : on a fait de la cuisine, du collage le matin avec Sophie et je retournais l'après-midi à l'atelier. De 2004 à 2008, quand j'étais mal... J'ai quand même avancé dans le temps et ma maladie s'est améliorée grâce aux moniteurs que j'ai eu successivement. Je pense à Monsieur Gissot : j'oublierai jamais quand il est venu pour l'enterrement de mon père. Ça je tiens à le dire parce que ça m'a beaucoup touché... Petit à petit, par le cheminement, travailler à plein temps ça m'a permis d'être inséré à Kennedy. Maintenant je suis délégué suppléant au Conseil de la Vie Sociale. On participe au fonctionnement de Kennedy, ça permet de s'investir, on prouve qu'on est intéressé, qu'on n'est pas indifférent à Kennedy. Je pense que c'est bien ça. Ma grand-mère ne l'a pas vu - elle est décédée en 2002 - mais elle aurait été fière. Mon père ne l'a pas vu non plus mais il m'a connu avec ma maladie, il m'a vu progresser et il était fier de moi. « Faire face » : c'était la devise de Georges Guynemer, l'aviateur qui est mort le 11 septembre 1917 à Poelkapelle, en Belgique, pendant la guerre de 14. C'était la devise de mon père et c'est ma devise. Avec la gentillesse. Être gentil ça permet de ne pas se prendre au sérieux et de ne pas avoir la grosse tête. Après on a la tête qui enfle et c'est pas bon.

Je me dis que, finalement, avec les mains on peut faire beaucoup de bonnes choses. On peut être performant au travail. Je suis arrivé avec mes deux mains à travailler alors qu'au début on ne donnait pas cher de moi. On disait : « Il n'y arrivera pas... ». Je voudrais remercier tous ceux qui m'ont fait confiance : Madame Alcaine qui a cru en moi, Monsieur Montoya, Madame Vergès, Monsieur Gissot... tout le monde ! Je penserai toujours à eux et je vais essayer de continuer dans la performance, la continuité... Moi je souhaite rester ici le plus longtemps possible. Ce qui me plaît ici c'est le contact. C'est quand même bien. Des fois y'a des tensions à cause du stress du travail mais ça fait partie de la vie. Je vois dans la rue c'est pareil : les gens sont stressés, énervés, pour le boulot, parce qu'une voiture ne va pas assez vite, parce qu'un tel a dit ça... mais bon... Ici on est protégés. C'est important. On sait que si y'a un problème il y a toujours des gens qui vont agir. Si on est atteint physiquement ou moralement on ne sera pas seul. Ça arrive aussi dans les milieux ordinaires mais ici on prend plus le temps d'en parler. Ici on a des psychologues, des psychiatres, des activités... Le jour des inondations on est partis un peu plus tôt et ils ont pris soin de nous raccompagner chez nous avec un car.

Je suis content d'être ici.

Aux générations futures je voudrais dire qu'ils fassent comme moi :
qu'ils s'insèrent dans Kennedy, qu'ils soient gentils et qu'ils réussissent.
On a tous notre chance dans la vie mais il faut la saisir, c'est toujours pareil.
Des fois, selon la maladie c'est un peu dur mais bon, c'est pas impossible,
la preuve : j'y suis arrivé moi !

« Aller travailler c'est oublier les soucis de l'extérieur »

Valérie POIRIER, née le 11 juillet 1973 à Nîmes
entrée aux Ateliers Kennedy le 1er juillet 1993 à l'âge de 20 ans
Poste le plus récent : espaces verts

Je suis rentrée ici je fêtais mes vingt ans. J'ai visité et ça avait l'air d'être bien. Il n'y avait que des ateliers et on faisait un peu de tout : j'ai fait des enceintes, j'ai travaillé sur ABX... Mon meilleur souvenir c'est le travail d'avant, au tout début, quand on travaillait aux Assedic, à l'extérieur. On partait le matin et on ne venait pas ici, on y allait directement, ça changeait : on peut faire connaissance avec d'autres gens, voir comment ils sont avec nous, varier les personnes... A Kennedy l'ambiance c'est plus pareil : il y a beaucoup de gens qui rentrent, beaucoup de changements, alors c'est plus difficile parce qu'on ne les connaît pas. L'arrivée de La Bulle Bleue nous a perturbés parce qu'ils nous ont pris ce qu'on avait avant. Avant on était là-haut ; maintenant il nous manque de l'espace : ils nous ont pris les vestiaires et ici c'est trop petit. Ils nous prennent aussi des fois la salle de pause pour faire le théâtre. C'est vrai qu'ils font beaucoup d'activités pour Kennedy mais nous, le matériel il est en haut et tous les matins il faut monter le camion pour prendre les outils. On a même été cambriolés deux fois. Dans un an et demi normalement ça sera mieux parce qu'on va aller où il y a Nicole, mais il faut tout refaire...

Les espaces verts n'existaient pas avant. Avant c'était un jardin, on avait une pépinière, deux serres, on faisait des plantations et on avait des gens qui venaient acheter des fleurs. On avait aussi un cabanon... Et ils ont tout enlevé pour faire un nouveau bâtiment. Moi j'avais un projet : c'était partir en pépinière à l'extérieur, quitter l'ESAT, mais l'éducateur m'a dit : « Ils n'auront pas le temps de s'occuper de toi là-bas ». Alors j'ai laissé tomber... Quand la pépinière s'est arrêtée ici, un éducateur qui s'appelait Yvon Nogier a pris contact avec d'autres personnes pour créer les espaces verts. Tout me plaît ici : on change de travail, on est à l'air, dehors, et les journées passent plus vite. On a aussi la possibilité de travailler à l'extérieur : on a des chantiers sur Saint-Paul-et-Valmale et on va quand même jusqu'à Agde. Je suis bien ici : les espaces verts je ne les quitterai pas ! Pour les éducateurs, l'autonomie c'est important et je trouve que c'est bien parce que ça veut dire qu'ils ont confiance en nous. Oliver m'a dit que j'en ai pris beaucoup par rapport à avant.

Quand des nouveaux arrivent, on se présente, on fait visiter avec un éducateur, on montre les vestiaires, on explique comment ça se passe, les règles de sécurité. La sécurité c'est banal et des fois on l'oublie mais il faut penser à mettre les bornes, et surtout l'habit pour qu'on nous voit sur les chantiers : le pantalon jaune et bleu, la veste assez voyante et les chaussures de sécurité. Le plus important c'est ça : qu'on puisse nous voir.

Après c'est le travail. On fait un peu de tout : débroussailleuse, tondeuse... Le désherbage c'est la seule chose que je n'aime pas faire ; et ce qu'on touche pas c'est la tronçonneuse : il n'y a que les éducateurs qui peuvent. Ce que je préfère c'est tondre : la débroussailleuse il faut faire attention aux gens, se tenir à une certaine distance mais on peut quand même recevoir des cailloux ; la tondeuse ça va tout seul, c'est plus sécurisé. Je suis aussi en train de me former pour le taille-haie : ça me plaît mais c'est lourd et à la fin de la journée on a mal aux bras ! Il y a aussi un auto-porté et je le prends de temps en temps.

Quand il pleut ou quand mon référent est en congés, mon atelier de rattachement c'est celui de Gaëtana, les tableaux végétaux. Mais je préfère les espaces verts aux ateliers. L'ambiance est trop bien avec les éducateurs : Eric, Jean-Luc, Olivier, Amélie. On peut leur parler de tout, ils nous aident beaucoup et si j'ai des problèmes je sais que je peux en parler avec mon référent. Pour garder une bonne entente dans les équipes il faut qu'on s'aide entre nous. On est vingt en tout. Avant on était deux équipes mais maintenant on se retrouve avec quatre. Des fois ça pète mais on se réconcilie tout de suite. Que ça soit garçons ou filles, on s'entend tous très bien. Maintenant on se retrouve quatre filles avec Sarah et Amélie. Avant on était que deux : Marie et moi. C'est bien, ça change, on peut parler avec d'autres filles. Des fois les garçons nous taquinent un peu mais on a l'habitude et nous aussi on les taquine. Le langage est un peu plus costaud que dans les ateliers mais on a l'habitude. Dans les ateliers il faut faire plus attention à ce que tu dis parce qu'il y a des ouvriers qui sont plus sensibles et qui peuvent peut-être le prendre mal. Des fois il ne faut pas parler du tout. Aux espaces verts la relation est différente.

On a aussi des horaires spéciaux alors quand je suis à l'atelier je suis contente parce que je vois les copines qui me manquent des fois. Une va partir à la retraite l'année prochaine, Monique... Ça va me faire drôle. Je sais où elle habite mais c'est pas pareil que de se voir tous les jours. Enfin, il faut bien qu'elle parte un jour, elle a besoin de se reposer... On a eu des hauts et des bas il y a longtemps mais c'est ma plus grande copine. Ce qui va le plus me manquer c'est de parler avec elle. On peut partager des choses et discuter de n'importe quoi. On s'est soutenues dans la solitude, elle m'a donné des conseils et on s'est beaucoup aidées toutes les deux. Monique c'est un grand cœur, elle serait toujours prête à tout donner. Sa plus grande qualité c'est la gentillesse, et la gentillesse y'en a pas assez dans ce monde, on ne peut pas trop compter sur certaines personnes. Moi je me suis trompée : je leur confiais beaucoup de choses et après j'ai été déçue. Tandis que Monique je sais qu'elle ne me décevra pas. Monique elle sera toujours en moi.

Je vais avoir quarante-deux ans. Le passage des quarante ans y'en a qui le vivent très bien mais c'est très dur pour moi. A cause de la solitude qui me pèse. Je n'ai plus confiance et je ne pourrai pas redonner ce que j'ai donné. Ça ne sera pas pareil... Mais je me sens quand même bien parce que je suis libre, je fais ce que je veux : j'ai le permis. On a eu des fonds de Kennedy. Jean-Luc m'a inscrite, il m'a appuyée et j'ai eu le code au bout de la deuxième fois. Mais pour le reste il n'y avait plus de sous alors il a fallu que ce soit moi qui débourse. Je ne pensais pas l'avoir mais le 22 décembre ça va faire six ans que je l'ai. Et ça c'est la liberté. Je sors, je vais promener à Palavas, j'ai des amis à l'extérieur, je viens au travail avec... Le travail ça permet de sortir, de se lever le matin... Aller travailler c'est penser à autre chose et oublier les soucis de l'extérieur. Moi je ne pourrai pas rester sans travailler. J'ai eu deux mois d'arrêt l'année dernière, j'ai été opérée, j'avais le plâtre et ça a été la galère. C'était long, le travail me manquait, j'appelais les éducateurs pour donner des nouvelles. Le travail c'est les journées qui passent plus vite : on dit « Oh c'est déjà l'heure ! » et c'est bien...

« Le travail, c'est un effort soutenu, et c'est une envie »

Françoise STAMEGNA, née le 24 mai 1954 à Alès
entrée aux Ateliers Kennedy le 17 mai 1984 à l'âge de 30 ans
Poste le plus récent : routage

Ça fait trente et un ans que je suis ici. Avant j'avais déjà travaillé à l'extérieur : pendant trois ans j'ai fait des ménages dans l'hôtellerie. D'abord une saison à la Grande-Motte à l'*Hôtel Alexandre* qui est très bien, trois étoiles, et après, en septembre 77, je suis allée à Nice et j'y suis restée jusqu'à ce que mon père vienne me chercher. Soi-disant j'étais fatiguée... J'ai été hospitalisée et puis l'assistante sociale m'a trouvé une structure d'accompagnement : Héliokos. Ensuite je suis arrivée à Kennedy, le 17 mai 84. J'étais à l'atelier de Monsieur Combes. Ça m'a fait plaisir quand je suis arrivée mais il a fallu que je quitte ma blouse à midi et je me suis demandé pourquoi : « Voilà, tu n'es pas libre, ils vont même peut-être te fouiller... ». Mais j'avais pas compris : c'était juste pour des questions d'hygiène ! Je me souviens qu'il pleuvait, que j'avais froid, et qu'avec Monsieur Combes on est allés me chercher un gilet...

J'étais stagiaire pendant trois mois et après, en septembre, j'ai été embauchée et là j'ai carrément eu mon salaire. On m'a mise au téléphone et j'y suis restée pendant deux ans. J'ai été formée au changement des circuits imprimés. Ça prend un quart d'heure-vingt minutes au moins. C'était des téléphones plus ou moins abîmés qu'on réparait. Maintenant on les jette je crois... Après je montais les capots, je les nettoyait et Anne-Marie Leroux montait les écouteurs. J'aimais bien les téléphones : c'était pas trop dur et pas très facile non plus. Je faisais aussi des fiches pour les téléphones. C'était très précis et Monsieur Combes m'avait dit un jour : « Tu me les faisais bien, les fiches, Françoise ! ».

Dans les ateliers du bas j'ai fait aussi un peu le café. Et j'ai fait les relais pour IBM. Il fallait être bien concentrée et je faisais marcher ma tête : les cellules on dit qu'elles sont très intelligentes mais il faut bien être là quand même ! J'étais pas très rapide mais je savais quand même bien le faire. Il suffit de travailler intelligemment. Et on m'a jamais mis la pression. Par contre, un travail qui était très difficile pour moi c'était les carrés noirs : il fallait faire des piles avec des numéros et j'étais assez lente. J'ai fait des *bordes* aussi, des plaques qui coûtent un million. On nous faisait visser et tout... Avec Monsieur Pagliai, un samedi matin, on est allés visiter IBM. Il a fallu prendre un car et c'était très intéressant. Maintenant tout le monde est au chômage là-bas, c'est malheureux...

Là-haut, y'a déjà vingt ans, je contrôlais des chèques. J'aimais bien, c'était pas pénible, et puis l'ambiance : y'avait Mado. Elle était intelligente et humaine en même temps. Être humain c'est quelque chose que je sens, c'est plus intuitif qu'autre chose, c'est être gentille, compatissante. Elle est partie à la retraite en 2008 et elle avait insisté pour me téléphoner mais moi j'aime pas le téléphone : je sais pas quoi dire et ça m'énerve. J'ai travaillé à l'atelier téléphone mais je n'aime pas le téléphone. Hier je voulais téléphoner à ma Tante Dany qui a eu soixante-et-onze ans au mois de décembre. Elle est très gentille. Je vais finir par le faire. Je vais l'appeler...

J'ai travaillé dans l'atelier de Monsieur Gomez, de Monsieur Gissot et de Monsieur Colomer

qui nous expliquait bien le travail. Il m'a bien aidée. Monsieur Jean-Michel Hamel aussi. Il ne travaille qu'à mi-temps mais c'est lui aussi qui m'a beaucoup formée. J'ai travaillé pour Pôle Emploi, des récépissés à classer et après on fait des recherches d'après un chiffre... Maintenant y'a longtemps que je suis au routage. Depuis le 9 janvier 2007. On fait des mises sous pli. Avec Monsieur Descamps et Monsieur Julia on a eu des ateliers neufs qui sont beaux et climatisés. Avant c'était des ateliers avec un charme un peu désuet et très bien entretenus mais alors la chaleur... Je sais bien qu'il y avait eu des efforts, y'a eu des systèmes, les ventilateurs, mais ça ne vaut pas la climatisation ! Ça a dû coûter très cher mais c'est bien.

Je remercie tous ceux qui m'ont supportée parce qu'à une certaine époque j'étais assez irritable. Je suis très heureuse d'avoir participé, d'avoir apporté une petite contribution personnelle, plutôt que de rester avec une pension chez moi. C'est beaucoup mieux de venir ici : je suis beaucoup plus gaie et je ne suis pas fatiguée puisque je ne travaille qu'à mi-temps... Le travail c'est un effort soutenu et c'est une envie. C'est être concentré, persévérant, mais il faut avoir envie et pour avoir envie il faut être motivé : tout est une question de motivation. Le travail ça rapporte aussi de l'argent : il faut bien gagner sa vie ! Et puis ici il faut reconnaître que les éducateurs sont très-très gentils. Y'avait bien eu un problème avec Monsieur Combes il y a très longtemps, mais j'étais un peu amoureuse de lui...c'est très beau un homme qui a les yeux bleus... Et après on s'est fâchés...enfin...il vaut mieux en rire !

Dans le fond il ne reste plus beaucoup de temps avant d'arriver à la retraite : j'y serai en 2018... Ça me fait plaisir quand ils viennent dire bonjour : Christian Ledit, Patrick Soullier... La retraite ça se prépare. Déjà au point de vue financier : il faut prendre de bonnes habitudes, il faut être organisé. Mais il n'y a pas que l'argent : moi j'aime la lecture. Ah, la lecture...c'est un peu égocentrique, y'a pas besoin des autres mais enfin...y'en a bien qui vont dans des bibliothèques ! Mon livre préféré c'est *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier. Je l'ai lu au moins dix fois. C'est un roman psychologique et poétique en même temps, l'histoire d'une amitié. C'est très beau. Le plus intéressant c'est les cent premières pages, la première partie. Je peux vous citer un passage que j'aime beaucoup :

« Et ce fut un nouvel hiver, aussi mort que le précédent avait été vivant d'une mystérieuse vie : la place de l'église sans bohémiens ; la cour de l'école que les gamins désertaient à quatre heures... la salle de classe où j'étudiais seul et sans goût... En février, pour la première fois de l'hiver, la neige tomba, ensevelissant définitivement notre roman d'aventures de l'an passé, brouillant toute piste, effaçant les dernières traces. Et je m'efforçai, comme Meaulnes me l'avait demandé dans sa lettre, de tout oublier ».

Quand je regarde mes mains je pense à l'hostie quand on la reçoit.

Ce que je regarde aussi, c'est les lignes :

je vois que j'ai une jolie ligne de tête, une ligne de vie aussi,
et la chance, par contre, elle s'arrête à soixante ans...

Je pense aussi aux mains de ma sœur. Je les aime beaucoup :
ce sont des mains d'ouvrière, de ménagère, mais elles sont belles...

**« Le travail, c'est apprendre
à fabriquer des choses avec ses mains.
Et quand on voit qu'on arrive à le faire,
on se dit qu'on peut être fier de nous. »**

Patrick SOULLIER, né le 29 juillet 1953 à Montpellier
entré aux Ateliers Kennedy le 10 juillet 1974 à l'âge de 21 ans
Retraité depuis le 31 décembre 2011
Dernier poste occupé : encadrement

La date je m'en souviens. D'ailleurs, quand je dis ça à certaines personnes, elles me regardent : « Tu te rappelles encore de la date où tu es rentré ? ». C'est-à-dire qu'il y a des choses que je retiens plus facilement, et d'autres moins. J'avais lu un truc sur la mémoire. C'était un monsieur qui venait ici, à Kennedy : Ange Peyron. Il était professeur et venait à peu près tous les jours. Il nous prenait en groupe dans une salle, on s'asseyait autour de lui et il nous apprenait des mots dont on n'était pas toujours au courant. Un jour c'était sur le thème de la mémoire. Pour moi la mémoire c'est se souvenir des choses qu'on a fait dans le passé, des choses à pas oublier. Par exemple quand je suis rentré ici c'était le 10 juillet 74. J'avais vingt-et-un ans et j'en suis reparti à l'âge de cinquante-huit ans.

Quand je suis rentré à Kennedy mon premier métier c'était menuisier. En haut, là où on mange maintenant, c'était un atelier de menuiserie. L'éducateur s'appelait Monsieur Reynald. On était cinq ou six et on faisait des chaises. J'y avais déjà touché à la menuiserie quand j'étais à La Pinède, à Jacou. J'y suis rentré en 68 et j'en suis reparti en 73. J'ai commencé à travailler à l'âge de quatorze ans. C'est une boîte où on rentre vraiment très jeune et quand vous avez vingt ans, ils ne peuvent plus vous garder. Après je suis resté un peu à la maison puis ce sont mes parents qui se sont occupés de me faire rentrer à la Vallée de l'Hérault. Là j'étais perceur : je faisais des trous dans des tubes. J'étais dans un foyer et un week-end sur deux j'allais voir mes parents à Montpellier. Mais c'était pas pratique pour les transports alors je suis revenu et je suis rentré ici.

Au tout début j'avais un peu peur. Peur que ça marche pas, que j'y arrive pas. Et puis après je me suis rendu compte que je m'étais trompé sur moi-même : j'ai vu que j'étais capable de faire pas mal de trucs et j'y suis resté trente-huit ans. Les jeunes quand ils rentrent, il faut pas qu'ils aient trop peur. C'est un endroit ici où tout se passe bien. Il faut qu'ils rentrent en ayant confiance en eux. Avant de dire qu'il ne peut pas le faire, il faut d'abord qu'il essaye. Même si c'est mal fait au tout début il faut qu'il recommence jusqu'à ce qu'il y arrive bien comme il faut. Il faut pas se décourager. Il faut apprendre à dialoguer avec tout le monde, les amis ou les *éduc.* Les premiers jours des fois, quand on est nouveau, on est un petit peu timide, on n'ose pas trop parler, on a peur de bafouiller, de ne pas dire le mot qu'il faut dire. Mais après quand on prend un peu confiance en soi on arrive à dire des choses qu'on s'étonne soi-même. J'ai envie de leur dire qu'ils se sentent bien ici, qu'ils en profitent et qu'ils fassent le maximum de choses comme j'ai eu fait, le maximum de boulots différents. C'est important d'apprendre plusieurs métiers, de pas être toujours dans le même atelier. Pour

découvrir tout ce qu'on peut faire avec nos mains. Le travail c'est apprendre à fabriquer des choses avec ses mains. Et quand on voit qu'on arrive à le faire, on se dit qu'on peut être fier de nous. On n'aurait pas cru et finalement on l'a fait. Alors on est content de soi. Y'a des boulots qui ont besoin de réflexion, d'autres non. Il faut varier.

Moi quand la menuiserie a été finie, j'ai eu Monsieur Gomez et j'ai fait de l'électronique, des souffleries pour les ordinateurs, les gros disques, du câblage... Des câbles où y'avait un petit cube carré que je coinçais dans l'étau. Y'avait un petit bout de fer qui avait un trou et on m'avait mis le plan devant moi sur la table. Il fallait que je place les petits fils par ordre. Y'avait un petit fer à souder. Des fois j'en profitais qu'il y avait pas l'*éduc* : je retournais le plan et puis je faisais de tête. Dès que je le voyais arriver : hop ! Je retournais la feuille. Mais je vérifiais quand même : je regardais le plan et « bon, ça va ». C'est quelque chose que j'aime essayer de faire travailler aussi un peu la tête. Y'a pas si longtemps, en 2013, j'étais allé voir une orthophoniste pour faire travailler la mémoire et j'ai appris à faire des trucs où elle me disait : « Je suis étonnée ! Comment tu fais ? ». J'avais trouvé un système avec mes doigts pour essayer de retenir. Avec le mouvement des doigts. Elle me faisait voir des dessins, il fallait que j'observe bien, et puis elle le retournait et me demandait tout ce que j'avais vu. Après on le remettait à l'endroit et y'a des fois où j'y arrivais, d'autres fois où j'avais des doutes, mais c'était toujours bon.

Dans les années 2000, ce que j'ai préféré c'est les espaces verts. Je suis une personne très sensible à la nature. J'aime bien la montagne parce que c'est un endroit qui est très reposant : il y a beaucoup de verdure et moi j'aime bien entendre les oiseaux qui chantent, ou un ruisseau avec de l'eau qui coule, et certaines odeurs, l'odeur de l'herbe, ou même de certaines fleurs, comme par exemple le mimosa. C'est une fleur qui sent très fort. Y'a le lilas aussi que j'aime bien. Mais la fleur que j'aime le plus c'est la rose. Parce qu'elle est vraiment très belle. La plus jolie c'est la Baccara, une grosse rose rouge très foncée et qui sent très bon. J'ai retrouvé un peu tout ça aux espaces verts. On allait chez des clients qui avaient des parcs, et on leur faisait leur jardin, on taillait des haies, on ratissait...

Après j'ai eu un petit accident. Ce jour-là c'était à la Paillade. Il était venu un premier groupe avant nous mais ce qu'ils ont fait comme faute c'est que normalement, quand on coupe de l'herbe, on prend une pelle et on le met dans la benne mais eux ils avaient laissé un petit monticule d'herbe sur le rebord. Je l'avais pas vu, j'ai mis le pied dessus et j'ai descendu toute la pente. Je suis resté longtemps avant d'aller au boulot. Je marchais avec des béquilles, on m'avait mis une attelle sur la jambe gauche et une infirmière venait pour me faire des piqûres parce que j'avais une phlébite. J'ai eu un arrêt de quatre mois et en revenant sur Kennedy j'ai fait la demande de retravailler aux espaces verts mais ils n'ont pas voulu me reprendre. Alors on m'a mis à l'atelier cadres. Ça m'avait fait mal parce que j'adorais les espaces verts, j'avais l'habitude d'être dehors à respirer l'air et voir la nature... Mais j'avais gardé des séquelles de l'accident alors...

Des choses m'avaient plu à l'atelier cadres parce qu'on m'avait fait travailler sur des machines comme celle qui coupait des baguettes en angle, et après l'assembleuse. J'aimais faire l'assemblage du cadre et puis le pontage avec la vitre et le fond. Y'avait aussi une autre machine automatique, comme un genre d'ordinateur : on programmait et c'est la machine qui le faisait toute seule... Mais je trouve que c'est un peu trop maintenant les machines. Dans les banques, avant, quand j'y allais on avait le contact avec la personne. On rentrait, on disait : « Bonjour, je viens retirer telle somme », alors que maintenant ils sont dans des bureaux, là, tous, et y'a une machine, on met la carte... Je sais pas...ça craint un petit peu

quand même. Y'a des personnes qui se sont fait attaquer dans la rue. Y'en a beaucoup qui rôdent. Moi quand je le fais je vais à la machine qui est à l'intérieur.

Le plus grand changement à Kennedy ce sont les directeurs. J'en ai connu quatre. Le premier s'appelait Monsieur Canaguier. Il était bien mais bon...il était trop sérieux. Celui qui a été le mieux s'appelait Monsieur Descamps. Malheureusement il est parti trop tôt. C'est dommage parce que tout le monde l'appréciait beaucoup et beaucoup l'ont regretté. Ce qui m'a surpris c'est qu'il était toujours en jean avec une chemise. Il n'avait pas peur de faire les choses comme nous. Ce qui était bien chez lui c'est qu'il venait nous voir, il faisait le tour des ateliers, comme ça, voir si ça se passait bien. On le faisait appeler et il y allait. Il aidait. Il nous avait étonnés une fois qu'on avait fait les trente ans de la boîte. Il nous avait fait un très beau cadeau : il y avait un repas et après, le soir, on a eu un feu d'artifice. Personne n'était au courant et on s'est dit : « Pétard ! Si ça avait été le premier, il l'aurait pas fait ! ». Alors que lui il avait compris. Il avait marqué le coup. Y'en a un autre qu'on n'a pas gardé. Il avait fait quelque chose de pas très sympa, ça s'était su et le surlendemain il a été licencié.

J'ai gardé des très bons souvenirs d'ici. On en a fait des fêtes, ah oui ! À la Noël on faisait un repas, on décorait le réfectoire avec les guirlandes, on mettait une sono et on dansait. Quelquefois pour changer on le faisait à l'extérieur. Et puis ce qui m'a plu dans cette boîte Kennedy - je crois que ce sont les seuls qui le font - c'est qu'on nous envoie aussi travailler à l'extérieur. Ça m'a beaucoup apporté. Ça me faisait dire que j'étais comme tout le monde, que c'est pas parce que je travaille dans un ESAT que je n'ai pas le droit de travailler dans le milieu classique. La première des choses que j'ai eu fait c'est de travailler aux Assedic. On nous a envoyés là-bas à quatre ou cinq, on nous donnait une palette de bacs et il fallait qu'on fasse le tri du courrier. Après avec un *éduc* on avait été travailler au Marché Gare. On y allait en groupe et c'était des grands wagons qu'il fallait qu'on décharge. Des sacs d'engrais. On était trois à l'intérieur et deux en bas à qui on faisait passer les sacs qu'ils arrangeaient en quinconce et voilà. Après j'ai travaillé dans une entreprise qui était sur la route de Saint-Georges d'Orques. C'était des petits rails qui amenaient les bouteilles, on remplissait de Vodka et on mettait les bouteilles par six, puis une scotcheuse scotchait le carton. Dans un autre compartiment on faisait du produit pharmaceutique : des bidons qu'on remplissait et on mettait une étiquette rouge. Le dernier que j'ai fait avant de partir c'est de travailler à DELL. C'était des bureaux où y'avait des filles et des garçons qui parlaient plusieurs langues : espagnol d'un côté, italien de l'autre, ou anglais. Ils étaient tous très sympas et on pouvait circuler librement, ils nous faisaient confiance. On y allait en groupe de six et on vidait les poubelles des bureaux. Elles étaient classées : la poubelle jaune, la poubelle rouge et la poubelle bleue. Quand on les ouvrait on avait des surprises, des choses qu'ils ne mettaient pas dans la bonne poubelle, alors on allait les voir et on leur disait : « Quand même... ». En plus y'avait des dessins de ce qu'il fallait mettre dedans... Nous après on était obligés de refaire le tri.

Je languissais un peu de partir. Ça faisait quand même trente-huit ans que j'étais dans la même boîte et moi, ce qui me fatiguait le plus, c'était pas le boulot : c'était le trajet. Comme je leur ai dit aussi, j'avais commencé à travailler en 68, j'avais quatorze ans ! J'ai demandé si

je pouvais m'en aller et ils m'ont dit : « Réfléchis bien, méfie-toi parce que si tu t'en vas maintenant, à ta retraite tu n'auras presque rien ». Et ils m'ont demandé si je pouvais rester trois ans de plus. Alors j'ai dit : « Bon ben d'accord ». Alors je suis parti à cinquante-huit ans. Après, quand même, j'ai senti que ça faisait trop, j'arrivais plus à suivre alors j'étais allé voir Laurence et le surlendemain on m'a dit que je pouvais partir. J'étais content mais ça me manque un petit peu. De temps en temps je viens, je vais à un atelier, à l'autre, je tourne, je parle avec l'un, avec l'autre, avec mes anciens *éduc*s : Gilles Gorgues, Patrick Ferlandin, Michel...

Je suis à la GEM depuis 2007. Ce sont des personnes qui ont eu des problèmes, c'est-à-dire qui ont perdu leurs parents par exemple. Alors pour ne pas rester seul dans un coin et se faire des idées noires, ils viennent là et on est comme une famille. On fait des activités intérieures et extérieures. Le mardi après-midi on fait une réunion pour parler du week-end passé et discuter de toute la semaine. Le mercredi y'a atelier arts-plastiques où j'ai fait des dessins. Mais ce n'est pas de la peinture : moi je fais des mandalas. Ça m'a pris comme ça, un jour là... j'étais à la maison et je m'ennuyais. C'était un jour de semaine et j'ai dit : « Tu t'ennuies, tu es seul, ton frère travaille encore, il est jeune... ». Alors j'ai pris un carton, j'ai pris une assiette, j'ai fait un rond puis je me suis laissé guider la main et j'ai fait plein de petits dessins géométriques et voilà. Je savais pas que j'avais ce truc en moi-même. J'ai découvert que j'avais ce petit machin. Alors j'en ai fait un, j'en ai fait deux et là j'en ai cinq... J'aimerais les exposer pour que les gens puissent les voir. Le jeudi on fait atelier d'écriture. Au tout début, le monsieur qui venait s'appelait Jean-Daniel. Il cherchait un mot au hasard dans un livre, il l'écrivait sur un tableau et il disait : « Maintenant vous lisez ce mot et vous essayez de vous approcher le plus près possible de la vraie définition ». Alors y'en a deux ou trois qui arrivaient à peu près sur le mot juste, et d'autres qui étaient un peu loin. Après y'en a qui écrivaient des poèmes. Moi j'en ai écrit un.

Il y a des choses qu'on peut lire dans la main. Chaque ligne de la main veut dire quelque chose. Comme la chance. La chance il faut en avoir quand même. Pour certaines choses j'en ai eu. Mais pas pour tout. La chance que j'ai eu le plus c'est des rencontres que j'ai fait. Celle qui m'a le plus fasciné c'est une personne que j'ai rencontrée en 81 au cours d'un pèlerinage à Lourdes. Dans un hôtel qui s'appelait l'Hôtel Saint-Nicolas. Nos regards qui se sont croisés... Elle était devant la porte de sa chambre et moi je sortais de la mienne pour aller me promener... Quand ça a été le tout dernier jour, pour retourner sur Montpellier on est repartis dans le même bus, ensemble, et on a continué à se revoir. Malheureusement ça s'est arrêté. Après dix ans. C'est un peu dommage. Au début ça m'avait fait un peu mal parce que c'était la seule fille à laquelle je tenais beaucoup. Mais à l'époque j'avais pas le choix. Elle m'en a voulu d'être parti... Il m'arrive que je pense encore à elle. J'ai tout gardé d'elle, alors que les autres non. J'ai gardé ses photos, ses lettres... C'est dans une boîte à chaussures. Alors de temps en temps, quand je vois que j'ai pas trop le moral, je la sors cette boîte, et je regarde les photos...

Y'a beaucoup de choses que j'ai pu conserver dans ma tête, des choses qui m'ont touché, qui m'ont fait plaisir. C'est très important de conserver des choses en mémoire. Quand j'étais tout petit - je devais avoir sept ans, par là - j'avais un manteau blanc. C'était dans une maison où je suis né, une maison qui jouxte là où je suis maintenant, à la cité Mion. Elle y est toujours. C'était une villa avec un jardin qui tombait sur la route de Palavas, et un autre

jardin derrière. Je suis né là. J'avais un manteau blanc et je suis photographié devant la porte de l'entrée. Sur le manteau blanc il y avait des sapins, voilà. C'est la seule photo dont je me souviens. Quand je pars de chez moi et que je prends le car numéro 16 pour aller à Casino, l'arrêt est juste à côté de la maison. Alors j'y passe, comme ça, et je regarde la maison. J'aimerais aller sonner mais bon... Y aller chez les gens et dire : « Je suis le monsieur qui est né dans cette maison en 53... ». Peut-être qu'un jour je le ferai...



« Le travail c'est tout, partout, de tout »

Miloud TAIBI, né le 27 mars 1955 en Algérie

entré aux Ateliers Kennedy le 1er septembre 1993 à l'âge de 38 ans

Poste le plus récent : prestations extérieures

La première fois, arriver ici c'est dur. Au début c'est difficile parce que moi je pensais pas au travail : je pensais que je resterais à la maison. Et puis après, petit à petit j'ai pris l'habitude. Avant j'ai fait maçonnerie. Je suis rentré ici en 1993. Au début quand je suis rentré : hop je suis sorti ! Je suis en prestations extérieures. Comme le nettoyage de la poissonnerie, l'entreprise BARBA. On nettoie les sols, les tables, les lavabos : tout, tout, tout le nettoyage. Mais c'est dur là-bas... Avec la raclette tu tires de l'eau, tu tires la saleté du poisson et c'est dégueulasse, ça sent fort.

À *l'Époque* je travaillais chez Gomez et il m'a dit : « Tu peux faire la livraison ? » ; j'ai répondu : « Oui ». Il m'a donné une voiture pour que je fasse la livraison tout le temps, tout le temps, tout le temps... Le premier jour ici, j'ai fait de la livraison pour l'Assedic : les papiers, les enveloppes, les dossiers, tout. À *l'Époque* c'était pas pareil. C'est fini maintenant. C'est pas comme avant. Avant y'a du boulot, y'a beaucoup de choses qui rentrent à Kennedy. Maintenant c'est moins, c'est plus calme. Y'a des entreprises qui ne donnent plus de travail, les marchés perdus. Peut-être à cause de l'argent, je sais pas. Le temps qui passe on peut rien faire. Il faut le laisser passer. L'Assedic s'est arrêtée et je suis resté ici mais j'ai continué à sortir.

Je suis toujours à l'extérieur mais même ici, si quelqu'un a besoin de moi, je vais l'aider. J'ai tout appris, j'ai tout fait ici. J'ai fait la soudure, la ferraille, mais je reste pas longtemps : c'est pour aider, c'est tout. Le nouveau il faut qu'il aille voir l'éducateur. Moi je lui présenterai le travail que j'ai fait mais il ne pourra pas le faire si c'est la première fois. Comme la soudure électronique : pour commencer il faut apprendre un peu le travail et, petit à petit, il regarde comment je fais, et après il le fait.

Le travail c'est pour vivre, pour les enfants. J'ai deux filles. Elles sont mariées. Il reste un fils : il cherche du travail avant de se marier. Tous les jours je parle avec lui mais il m'écoute pas. Je lui donne des conseils mais il m'écoute pas. J'y ai dit : « Vas-y faire un diplôme pour travailler ! Tu restes à la maison, tu dors : il faut bouger, il faut un diplôme ! ». Il me dit : « Pas encore, pas encore... ». Il a vingt-quatre ans... C'est difficile de comprendre. Je peux pas. Je lui dis : « Regarde tes copains : ils travaillent et toi tu restes à la maison ? ». Il faut comprendre : quand on travaille pas il faut de la démerde. Le travail c'est tout, partout, de tout... Le travail c'est la santé parce que quelqu'un qui bouge pas il reste toujours à la maison et ça va pas : le moral, les soucis dans la tête...

Je bouge trop : maintenant j'aimerais rester dans un atelier. Ça me plaît Axalys et ABX, PC-Soft... Il me reste deux ans et je m'arrête. En 2017. J'oublierai pas. Tout le travail que j'ai fait... Ça va me manquer. Je reviendrai pour voir Kennedy : les copains, Patrick, Jean-

Michel, Sophia... Un bon copain c'est Jean-Noël parce qu'il est brave avec moi. L'amitié c'est être brave. Être brave c'est quand on n'a jamais de problème : on ne s'est jamais disputés. L'amitié c'est écouter : on parle, il me parle, on travaille ensemble, je l'aide, des fois c'est lui... Quand je parle aux autres ils m'écoutent pas, ils s'énervent. J'ai un autre copain c'est lui qui est rentré le premier. Il est arrivé juste après Laurent. Il est encore là et dans un an il part. Il a fait quarante-cinq ans de Kennedy !

Bon anniversaire à tout le monde !

« Je préfère ici, et pas ailleurs »

**Jean-Louis FABRIGOULE, né le 10 décembre 1955
à Montpellier**

entré aux Ateliers Kennedy le 2 septembre 1974 à presque 19 ans
Poste le plus récent : Robots d'hématologie

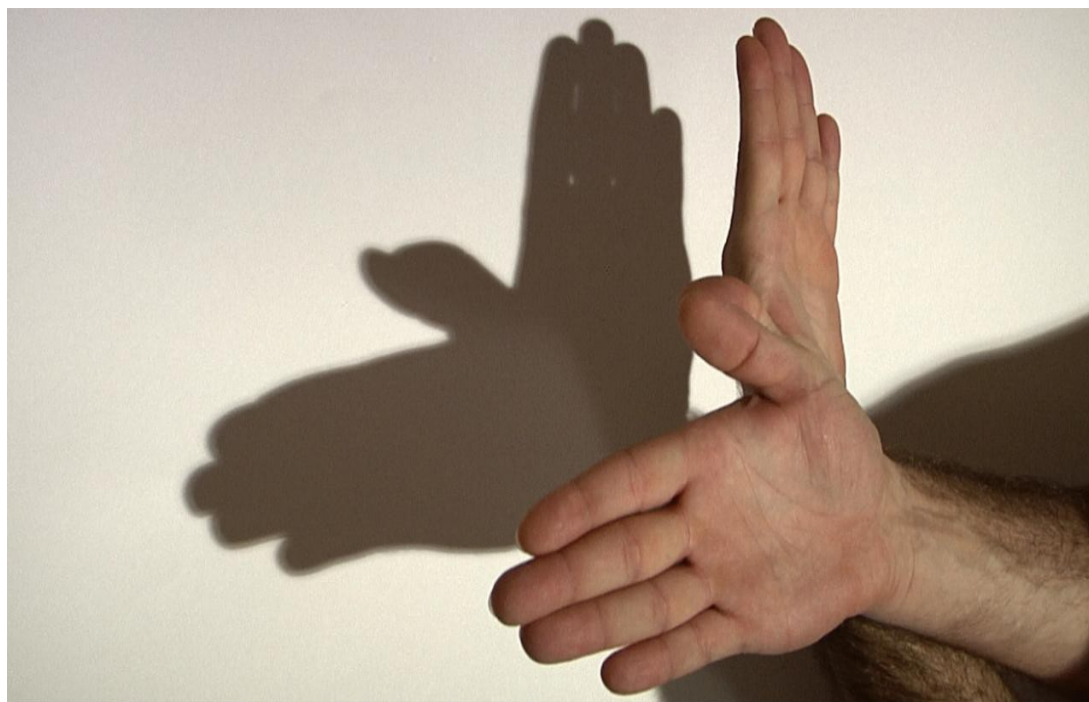
Je suis un ancien d'ici. Au tout début j'étais avec Gissot. Comme dit Bernard, un nouveau il faut l'accueillir, lui parler, lui demander où il habite... Après j'étais dans l'atelier qui est juste en bas, et après dans le premier bâtiment, là. J'ai fait la peinture, j'ai travaillé sur les machines... L'éducateur était très content. Après j'ai travaillé avec Jean-Michel, chez DELL. Là-bas il faut pas parler parce qu'ils ont des téléphones comme ça, à l'oreille, comme les chanteurs ils ont. Nous on faisait les papiers, le recyclage, les cartons... Ici aussi on fait du recyclage avec les cartons, les canettes et maintenant les bouchons. Avec le recyclage on peut faire des nouvelles choses, des maison, des voitures, des meubles... Ils en parlent à la télé du recyclage, c'est important, comme ça on perd rien.

On est allés au café aussi, à Lavérune. Y'avait Nicole, y'avait Bessière, Bernard Carron... Mais le café c'est trop salissant. Et puis les odeurs qui remontent... Heureusement qu'on avait des blouses pour travailler ! Mais on n'avait pas de vestiaires pour se changer. Après j'ai travaillé au café mais ici, à Kennedy. Les camions ils avaient du mal à manœuvrer, ils manquaient de place. J'ai fait 150 boxes : y'a des palettes, on met le carton dessus, on cloue, on met le café dedans et après il faut mettre le chapeau et filmer.

Je préfère ici, et pas ailleurs. Ce qui est bien à Kennedy c'est qu'on peut aussi travailler à l'extérieur. Moi j'aime : ça me change un peu. Ce qui me plaît le plus c'est ABX : on se salit pas et c'est un travail minutieux, c'est très délicat. On reste calme pour le faire parce que si quelqu'un nous parle on ne sait plus ce qu'on fait et après, ça part à l'étranger ! Alors il faut rester assis et il faut pas trop de bruit. Pour travailler avec moi, c'est dur, parce que j'ai du mal à me rappeler les noms : entre les nouveaux du foyer 2, plus ici... Je m'entends bien avec les autres, on se parle tranquillement. Des fois Bernard me demande d'aller livrer, et je ramène aussi du travail s'ils ont rien à faire.

Après j'ai fait du ping-pong, j'ai fait de la danse avec Rachel, en bas, juste où y'a la cuisine, pour la porte ouverte. Et puis le court-métrage pour les cinquante ans : on nous a filmés... Quelqu'un faisait Claude François, un autre faisait Mike Brant et moi je faisais une dame qui avait six mains. On était trois : un devant, un au milieu et un derrière. Ça m'a rappelé quand on nous a filmés dans un bar, à Millau, en centre ville. On était assis, y'avait des verres et on faisait semblant de boire et d'être saouls. Le court-métrage c'est mieux que le théâtre. J'ai fait du théâtre à Millau, ça fait longtemps. Tous les matins on répétait, on répétait, et après on a fait une soirée. Ouh ! les rôles qu'on m'a fait faire... On m'accrochait en haut avec une corde et j'écartais les bras comme Jésus ! Mais le théâtre y'a les textes à apprendre et moi j'avais du mal alors heureusement que je n'avais pas de texte. Le court métrage on fait direct. A Millau j'ai aussi fait un concert mais on faisait semblant de jouer de la musique. Moi je faisais la guitare électrique. À Saporta j'ai fait *Le petit chaperon rouge* avec le loup et tout ça... C'est moi qui faisais le loup.

Moi, la retraite, c'est bientôt : j'ai cinquante-neuf ans. Mais j'y pense pas trop... Je bougerai, j'irai en ville, j'irai promener... J'ai des choses à faire plutôt que de rester enfermé au foyer. Comme me dit Bernard : « Toi il faut que tu bouges ». Je peux pas rester sans rien faire. Si on reste sans rien faire on s'ennuie. Au café j'ai beaucoup bougé mais maintenant je peux plus parce qu'il y a des robots, c'est fini... Heureusement y'a le hand-ball tous les mardis. Et puis je fais aussi des ombres chinoises. Avec les mains. C'était pendant les vacances, je me suis dit : « J'ai rien à faire, y'a pas de sorties, alors avec mes doigts je peux bien faire des choses ! ». J'ai fait une soirée et j'ai présenté mes trucs : je faisais mes animaux et c'était à eux de deviner ce que je faisais. D'abord il faut de la lumière, après il faut un drap blanc, et il faut du noir : en plein jour ça fonctionne pas. J'ai appris ça tout seul. Je sais faire le dinosaure, le canard, et puis...comme ça...l'oiseau...le chien... Ça fait quatre déjà ! Des fois je suis là, je bouge les doigts, je cherche des choses, des nouveaux animaux...c'est pas facile... Ah ! Et je fais même le lapin : ça fait cinq !



« Un bon travail c'est la qualité et la quantité »

Guy LAFFABRIER, né le 16 juin 1960 à Béziers

entré aux Ateliers Kennedy le 2 janvier 1979 à l'âge de 19 ans

Postes les plus récents : robots d'hématologie / permis cariste

Je suis rentré en 70, à dix-huit ans. On travaillait pour IBM, dans l'ancien atelier que vous voyez, à l'entrée. On montait des souffleries assez énormes, comme ça, avec deux moteurs par-dessus. Y'avait un CAPA, une résistance dessus, ronde, avec quatre cosses. Après on faisait le branchement et le montage, le marquage avec une référence, et une fois qu'elle était finie, on mettait sur des palettes et ça passait au contrôle. Le contrôleur il s'appelait Jacques « VDB », Van Den Broeck. C'est le premier métier que j'ai fait quand je suis rentré et j'y suis resté un bon bout de temps. C'est Michel Gomez qui m'a appris à travailler pour IBM. Mais après ils ont arrêté le contrat et beaucoup ont dû prendre la retraite, même les éducateurs. On fait avec ; on ne peut pas faire autrement.

J'ai travaillé avec Lucienne : on faisait beaucoup Pôle Emploi. Je contrôlais les dossiers. Il fallait que le livre il fasse 127. S'il faisait 130 c'est qu'il y avait un double. Moi je mettais deux grosses piles de chaque côté et à chaque fois je prenais d'un côté, de l'autre, tac-tac-tac, et quand j'avais fini mes piles je faisais des paquets de dix, un coup à l'endroit, un coup à l'envers. Il fallait faire vingt-cinq. Et après on mettait des élastiques et on faisait des piles, des piles qui montaient à six rangées de hauteur ! Je remplissais toute la table même pas dans une matinée : j'avais l'habitude. Après j'ai travaillé aux bouchons. Ah les bouchons ! Là-dessus je suis un spécialiste : il faut une tenue blanche, des gants... C'est HORIBA qui a demandé l'hygiène impeccable. Un bon travail c'est la qualité et la quantité.

Je vais vous dire un truc : ici je suis allé de partout et j'ai tout fait. Le travail il me fait pas peur, je m'adapte à tout. On me met sur un travail : y'a pas de souci ; on me met sur une filmeuse : je la connais. Apprendre des métiers différents, c'est la progression, c'est là qu'on avance. Oh j'en ai tombé du travail, j'en ai tombé ! Ici y'a longtemps que j'y suis et j'ai tourné dans tous les ateliers, sauf les cadres, chez Pascal, mais maintenant je suis bien chez Bernard. Ici je m'entends avec tout le monde. Pour la bonne entente il faut se soutenir physiquement et moralement, s'entraider comme je le fais avec Bernard. J'aime bien aider les autres, faire de l'avance pour pas qu'on ait trop de bourre quand on reçoit les commandes. Au moins, quand ça arrive, les autres ça leur permet de s'installer et de commencer tranquille. Y'a des niveaux pour s'adapter et connaître un travail. Moi j'ai appris assez rapidement. Un nouveau on le conseille, on lui montre le travail, on lui explique. Surtout ne pas faire des manques pour mettre les vis et les rondelles ça demande beaucoup de calme et de concentration. Pour que ça marche bien il faut aussi écouter ce que disent les éducateurs. Un éducateur il est là si y'en a un qui crie, il est là pour intervenir si y'en a un qui s'énerve. Comme tout à l'heure : un qui s'est plaint parce que les filles avaient mis un petit peu fort la musique - et attendez, c'est pas fini - comme il a levé un peu trop le ton, Bernard est intervenu, et moi je dis c'est de la gaminerie ! Premièrement on compte pas : on avait fini le travail, en plus c'est vendredi, alors il faut pas chercher la petite bête !

Je vais vous dire un truc aussi : j'ai le permis cariste, je décharge les camions. Mon permis je

l'ai passé quand j'étais avec Monsieur Bessière. Ça m'a servi pour aider, parce qu'à *l'Époque* on n'était pas beaucoup. Je l'ai passé parce qu'un autre ouvrier devait partir dans un autre centre. Alors un après-midi, Yvan Bessière il m'a dit : « Toi qui a la capacité de passer le permis ce serait bien que tu remplaces celui qui part... ». Maintenant j'ai l'habitude. Les semi-remorques se mettent en-dehors du chantier avec les warnings et moi je décharge avec l'élévateur les mousses pour les tableaux. Ça fait deux ou trois mètres de hauteur : y'a quand même une responsabilité pour les décharger. Il faut pas trop lever, il faut être droit, la poser doucement... Il faut quelqu'un sur les bas-côtés pour faire attention à la circulation parce que je vais vous dire un truc : ici, avant qu'il y ait les bordures, ça descendait à cent à l'heure, ça déboîtait comme des malades ! C'est nous qui l'avons demandé. Moi, pour ça, j'ai la sécurité, je suis très vigilant, je regarde bien partout, derrière, à droite aussi bien qu'à gauche : s'il y a une voiture, je bouge pas, et dès qu'elle est passée, je peux accéder tranquillement. Je me mets à l'entrée - du côté gauche quand on va vers La Bulle Bleue - et je mets tout par rangée. Une fois que le semi il est déchargé et que le bon de transport est signé par l'éducateur, en dernier je prends les palettes avec l'élévateur et je les stocke en bas. Je conduis depuis trente-sept ans, et oui...

Je vais vous dire un truc : ici l'établissement je le connais, tout le monde me fait confiance et je suis beaucoup pour la sécurité. Bernard il le sait que je suis prudent. Ce n'est pas que les autres ils sont pas prudents, mais ils regardent pas assez : pour entrer dans l'entrepôt il faut calculer les distances, regarder toujours les roues de devant, et pas de derrière.

J'ai travaillé chez trois patrons. Madame Alcaine avait pris des contrats et j'avais travaillé au café à Lavérune. On faisait les 3x8. Plus tard je travaillais à Vendargues. Je me suis beaucoup plu. C'est bien de travailler à l'extérieur parce que les gens étaient différents, le contact avec les personnes n'était pas le même qu'ici. Travailler chez un patron c'est plus dur que de travailler dans un établissement comme ici : on a un rendement de travail et des quantités à sortir, ça arrêta pas, ça enchaînait, il fallait sortir des box, des box, des box... C'était le speed. Moi j'ai connu et j'ai beaucoup progressé. Je chargeais des semi-remorques d'alcool à 90°, je descendais les palettes finies, je sortais de l'entreprise en marche arrière pour aller stocker dans l'autre dépôt. J'avais présenté mon permis au patron et après il m'avait dit : « Tu peux conduire mais...prudence ! ». Je finissais à des heures... Des fois je passais ma journée en train de conduire ! Mais moi j'aime bien. C'est mon plaisir.

J'ai aussi fait les espaces verts : j'y suis resté plus de dix ans. Mais maintenant j'ai les disques d'en bas des reins qui sont cuits : toute la journée je portais des débroussailleuses ! Au bureau j'ai un dossier épais comme ça de certificats pour pas trop porter de poids. Il faut que je me ménage, que je fasse attention.

J'ai même travaillé chez un patron où on faisait les bouteilles de plongée. C'était à l'époque de Monsieur Calley. J'avais une petite voiture sans permis - et attendez, c'est pas fini - on avait une sableuse ici, avec des micro-billes dedans. On met les mains dans des gants avec un cache, on penche la bouteille de plongée sur le côté, on rentre la tige avec le tube et les micro-billes sortent avec la manivelle. On appuyait et ça sablait. Les bouteilles rouillées revenaient normales. Avec une grande lampe au bout d'une tige en fer on contrôlait où y'avait les picotements de rouille - et attendez, c'est pas fini - après moi, en dernier, je prenais ces bouteilles, je me mettais à cul avec la voiture et je les emmenais chez moi, à La Paillade. Comme Madame Alcaine me l'avait dit, je les mettais dans ma cave pour pas qu'on me pète la vitre. Le matin, je me levais à six heures pour les remettre dans la voiture et je partais directement chez Chabernac, sur la route de Maurin. Il rénovait les cuves de camion.

Chez lui on mettait les bouteilles dans l'eau et un contrôleur venait pour voir si elles fuyaient pas. Moi, à la fin, à deux heures, je les vidais sur des cales en bois : on les laissait sécher et les clients venaient les chercher. Ça me plaisait parce que y'avait un peu de tout. Et puis Chabernac a racheté la machine à Kennedy... Des fois il me payait, il me donnait, pour le remerciement. Et puis à trois heures on faisait un goûter, on buvait un café avec des gâteaux... On n'a plus le temps de faire ça maintenant.

Le temps qui passe il faut faire avec... J'ai connu trois directeurs. Avec Madame Alcaine ça fait quatre. Elle était gentille. Des fois quand on voulait prendre des jours de congés, elle nous les comptait pas : elle nous les offrait. *À l'Époque* quand on touchait le salaire, on avait des primes. Ça se fait plus. Avant c'était pas pareil. Mais elle l'avait dit Madame Alcaine, elle nous avait prévenus : « Quand je vais partir, tout va changer... ».

La force de Kennedy, c'est le directeur. Pour ça, David, il est très bien. Et Madame Maurel aussi. Ils sont pareil, ils s'occupent bien de l'établissement. Y'a eu des changements : les cuisines, les fontaines, les machines à café... *À l'Époque* on faisait le café dans les ateliers alors on buvait et on reprenait aussi sec. Là on a un vrai temps de pause pour boire le café, fumer la cigarette... Je vais vous dire un truc : après manger, y'a un banc un peu plus loin, là... Et bien je me mets au coin, seul, et je fume ma cigarette... Avoir un moment de repos de temps en temps... La salle de pause, avant, c'était les bureaux. La grande baie vitrée, c'était Madame Alcaine qui était là. Les anciens bureaux étaient là où y'a l'homme d'entretien, en face de chez nous. Madame Bourdon, Monsieur Ricome, Monsieur Julia, Monsieur Descamps, Monsieur Pagliai...on en a connu du monde ! J'en ai vu du monde passer !

Le travail, c'est un début et une fin. Mais je suis pas pressé encore de partir : le plus tard possible ! Tant que je peux travailler, j'ai la santé, ouh là... Il vaut mieux travailler que rester sans rien faire. On le voit quand on n'a pas de travail... Déjà que le boulot ça court pas les rues comme on dit... La retraite j'y pense pas, ouh ! Qu'est-ce que je vais faire ? Avec ce qu'on voit dehors... Dans les maison de retraite moi j'en vois, je sais ce que c'est : y'en a qui sont malheureux, ils font rien, ils sont enfermés, manger-dormir-la télé... Le bénévolat ma belle-mère en a fait et elle a été obligée de s'arrêter : elle se disputait à cause de la mentalité des gens ! Je vois tout du bâtiment de chez les parents de ma copine. Alors moi... Peut-être je m'inscrirai dans un club de boules, je me prendrai la licence... Pour le plaisir. Ça fait passer le temps, les heures on les voit pas... J'aime bien la pétanque. J'avais fait des tournois y'a longtemps de ça. J'aime bien le rugby aussi, forcément : je suis Biterrois !

Ce qui me manquera, c'est le travail, c'est sûr...

Moi, le travail, ça me plaît.

Tant qu'on me respecte.

Je demande que le respect. Qu'on me parle bien. Rester poli.

« Les mains servent à faire des bonnes choses, et à en recevoir »

**Auriane LEBAILLY, née le 8 février 1982
aux Sables-d'Olonne**

entrée aux Ateliers Kennedy le 1er juillet 2000 à l'âge de 18 ans
Passage à La Bulle Bleue le 31 janvier 2012 : comédienne

C'était le 1er juillet 2000 et j'ai ressenti de la peur. Dès le premier jour ça avait mal commencé. Déjà je rentrais dans une nouvelle structure et en plus une personne a été odieuse avec moi. Je suis rentrée jeune, j'avais dix-neuf ans et ça a été difficile pour moi. Mais au bout du troisième mois cette personne a été convoquée au bureau et ce jour-là elle a eu des gros problèmes.

Il y a eu des bonnes choses aussi. J'ai beaucoup d'amis à Kennedy et on est très solidaires. Une année on avait fêté Noël au *Saxo*, à Près d'Arènes. On s'était amusés comme des fous et on avait bien dansé. Ça aussi c'est des bons souvenirs. Je me rappelle d'une sortie avec Monsieur Descamps, en 2004. On était tout un groupe avec deux péniches entières. Ce jour-là j'avais pris une crise de fou rire parce qu'il faisait chaud, des collègues ont arrosé Monsieur Descamps tout entier avec une bouteille d'eau et il l'a très bien pris. C'était un excellent directeur parce qu'il venait tout le temps nous dire bonjour le matin, nous serrer la main, il nous offrait souvent le petit déjeuner... C'était un amour. Avec moi, personnellement, quand ça n'allait pas, il était juste. Il criait un petit peu parce qu'il m'aimait beaucoup et que c'était justifié. C'est vrai que quand j'avais dix-neuf ans j'avais un comportement fougueux. À chaque fois que je le voyais j'étais hyper contente de le revoir parce qu'il m'a aidée à aller sur le droit chemin, quand on sent qu'on va dérailler, partir dans le vide... Il m'a aidé à rester droite. C'est ça que je retiens de lui : sa gentillesse, sa façon de me parler doucement. J'ai connu des directeurs qui criaient sur les gens pour leur faire comprendre les choses. Franchement, pour moi, ça a été un directeur parfait : il savait être à la fois strict et doux. J'avais Madame Alcaine en tant que conseillère médico-sociale et elle a vraiment été géniale avec moi elle aussi. Elle était douce. Ce sont les deux personnes qui m'ont le plus aidée, avec certains éducateurs. Ce sont eux qui m'ont propulsée. Un éducateur doit parler correctement aux ouvriers : j'en ai connu une qui m'interdisait de parler à l'un de mes collègues parce qu'elle ne supportait pas qu'on s'entende.

Il y a deux personnes que j'apprécie énormément. Gaëtana Fiore que j'aime beaucoup parce qu'elle est *éduc* dans son atelier mais elle comprend les gens. Elle ne met pas de barrières entre les personnes : on peut se parler. Elle est douce aussi. Elle est certes une Italienne, elle a son caractère, elle est explosive, mais c'est ce que j'apprécie. Quand ça va pas elle le dit mais à sa façon. Elle crie mais pas sur les gens : elle crie parce qu'elle a besoin que ça sorte. Mon premier souvenir c'est dans l'atelier de Myriam Di Meglio. On faisait des pliages, de la mise sous pli. J'ai aimé le routage parce que c'est simple et parce qu'il y avait une bonne ambiance. Dans cet atelier y'avait pas de problèmes. Dans l'atelier de Myriam c'est calme, c'est la sérénité, il n'y avait pas toute cette tension : c'est plutôt la zénitude. Elle nous disait par exemple : « Tu plies les feuilles en deux comme ça », je le faisais et elle ne restait pas

autour de moi : elle me faisait faire les choses et elle me faisait confiance. Elle me le disait une fois, elle me laissait continuer le travail et dès que j'avais fini j'allais vers elle pour lui demander : « Qu'est-ce que tu en penses ? ». Un bon éducateur c'est quelqu'un qui a la patience aussi. Et un grand cœur. Celles qui ont eu un grand cœur avec moi c'est Gaëtana et Myriam.

J'étais à la maison chez moi et un soir ma mère m'a appelée : « J'ai à te parler ». Elle m'a annoncé qu'en 2012 un ESAT artistique allait s'ouvrir : « Fais ta demande de suite ! ». Je l'ai faite et au mois de novembre j'ai été prise. J'ai chanté Elvis Presley, *Don't be cruel*, et ils m'ont prise. Quand j'avais treize-quatorze ans, j'étais tombée raide dingue d'Elvis Presley. Un soir, au mois d'août, ils avaient fait un reportage à la télé. Moi je me disais : « Oh c'est juste un reportage... ». Et puis quand j'ai vu son visage, j'ai commencé à hurler comme une folle et ma sœur qui était en haut dans la chambre a couru comme une dingue : « Qu'est-ce qu'y a ? ». J'ai carrément fondue en larmes.

*Baby, if I made you mad
For something I might have said,
Please, lets forget the past,
The future looks bright ahead,
Don't be cruel to a heart that's true.
I don't want no other love,
Baby it's just you I'm thinking of*

Extrait d'Elvis Presley, *Don't be cruel*

J'aimais déjà beaucoup tout ce qui est artistique. J'ai joué de la batterie pendant cinq ans, j'aime beaucoup chanter et j'aime beaucoup ce que je fais maintenant. D'une part ça m'apporte la liberté d'expression - expression de parole, la danse, le chant etc... - et de plus ça me permet de ne pas être jugée. Je peux m'habiller et me coiffer sans qu'on me dise : « Ah t'as vu Auriane elle est habillée comme ça ! ». Au théâtre tout est possible. Parce que Kennedy, moi, j'en pouvais plus : il y avait beaucoup de pression, je me sentais harcelée, je n'avais pas du tout la liberté de pouvoir me montrer telle que j'étais et certaines personnes avaient une mauvaise image de moi. Ce n'était pas avec tout le monde mais je suis souvent tombée en dépression parce que je suis extrêmement sensible. Maintenant, à La Bulle Bleue, quand ça va je le dis et quand ça va pas je l'exprime aussi mais sans qu'on me dise : « Auriane tais-toi ! ». Un beau jour j'ai craqué, j'ai pleuré, j'ai pété les plombs et j'ai dit : « Stop ! Ça suffit ! ». J'avais vingt-sept ans. Je me suis réveillée un beau matin en disant : « Maintenant ça suffit ! ». Et le matin même j'ai crié de toutes mes forces en face de cette personne et cette fois-ci il y a eu un retournement de situation. Quand on est faible il faut savoir dire stop. Moi j'ai crié : « Maintenant tu t'arrêtes ! », et ça a fonctionné. C'était en 2011.

Le travail c'est la santé parce que si on est en bonne santé, on peut aller travailler. À La Bulle Bleue je suis de bonne humeur tout le temps et j'ai vraiment envie de venir travailler. À Kennedy j'avais plus d'énergie, d'autres choses prenaient le dessus et quand je rentrais le soir à la maison j'étais déprimée parce que je ne pensais qu'au travail. Je rêvais de travail et je ne me préoccupais pas de ce qui pouvait y avoir autour de moi. C'était très difficile. Des

fois on comptait des vis jusqu'à huit pour les mettre dans les sachets et après ça me venait automatiquement. Maintenant je peux me préoccuper d'autre chose : moi j'ai aussi ma vie personnelle à l'extérieur ! Certaines personnes n'arrivent pas à comprendre que je suis mariée et que j'ai envie qu'on me laisse tranquille. Il faut expliquer. C'est d'abord la parole et si elles ne comprennent pas, c'est au bureau. Dire les mêmes choses tout le temps ça use la parole. À La Bulle Bleue il y a eu des tensions mais ça s'est calmé. Je retrouve la douceur de l'atelier de Myriam et il n'y a pas de jalousie.

J'ai tout vécu, j'ai tout subi mais ça m'aide pour mon métier de comédienne. Pour la première pièce j'ai fait quatre personnages différents : j'ai fait la poétesse, ensuite la Mujer de la Muerte, Elvis Presley et quelqu'un qui enterrait une personne. C'est la Mujer de la Muerte que j'ai préférée. Avant de créer la pièce on avait fait des improvisations et la metteuse en scène savait que je parlais anglais et espagnol alors elle m'a dit : « Tiens, fais une improvisation en espagnol ». Elle m'avait montré un tableau avec une femme nue entourée de serpents : c'était une vampire. Il fallait que je m'imprègne de cette photo pour improviser quelque chose. Pour moi c'était la femme de la mort, la Mujer de la Muerte, et elle disait : « Je suis la femme de la mort : je vais passer la frontière et si je vois des hommes autour de mon chemin je vais les tuer, je vais enlever leur cœur, brûler leurs yeux, couper leur tête ! ». Ça m'a plu mais ça me faisait peur de la faire parce que c'était violent. J'ai aussi chanté une chanson en espagnol parce que c'est mes souvenirs à moi ça, et la metteuse en scène a voulu que je les transmette dans cette pièce. C'est une chanson d'anniversaire. Quand j'avais sept ans j'ai vécu au Mexique et là-bas ils ont très fêtes, traditions etc... et lorsque c'était un anniversaire, on faisait une grosse piñata en papier mâché qu'on suspendait sur un fil, la personne devait avoir les yeux bandés et on chantait *Las mañanitas*

*Éstas son las mañanitas
que cantaba el Rey David,
Hoy por ser día de tu santo,
te las cantamos a ti.*

Ce sont les petits matins
Que chantait le Roi David.
Comme c'est aujourd'hui ta fête,
nous te les chantons à toi.

*Despierta, mi bien, despierta,
mira que ya amaneció,
ya los pajarillos cantan,
la luna ya se metió.*

Réveille-toi, ma chère, réveille-toi
Regarde, le jour est déjà levé,
Les petits oiseaux chantent déjà
et la lune s'est couchée.

*Qué linda esta mañana
en que vengo a saludarte,
venimos todos con gusto,
y placer a felicitarte.*

Qu'il est beau le matin
où je viens te saluer.
Nous venons tous avec joie
et plaisir, t'apporter nos vœux.

*El día que tú naciste
nacieron todas las flores,
en la pila del bautismo
cantaron los ruiseñores.*

Le jour où tu es née,
toutes les fleurs aussi sont nées,
Sur les fonts baptismaux
les rossignols ont chanté.

*Ya viene amaneciendo
ya la luz del día nos dio,
levántate de mañana,
mira que ya amaneció.*

Le jour se lève déjà
la lumière du jour nous atteint
lève-toi de bon matin
regarde, le jour est déjà levé.

Le temps commence à passer un peu vite pour moi. Quand je suis arrivée, je trouvais le temps long, et maintenant ça s'inverse parce qu'on est très occupés de gauche à droite, on fait beaucoup de choses partout. Mais c'est bien. Moi j'aime quand le temps passe vite.

Aux jeunes j'ai envie de leur dire qu'il faut pas qu'ils soient stressés. Il faut qu'ils arrivent rassurés, qu'ils aient envie de venir. Il faut qu'ils aient un comportement correct et ensuite qu'ils montrent qu'ils sont capables d'être ici : il faut faire ses preuves ! Et il faut être calme et posé... Des fois il y a des gens qui viennent faire des stages au théâtre. On leur dit de ne pas stresser, on les conseille, on leur parle beaucoup et on les encourage à parler.

Quand je regarde mes mains, je pense à mon mari, à ma famille, à La Bulle Bleue, à mes collègues de Kennedy, et je pense aussi aux beaux jours. Parce que pour moi tout ça c'est des bonnes choses. Les mains servent à faire de bonnes choses et à en recevoir. C'est les 50 ans de Kennedy et j'espère que Monsieur Descamps viendra...

Vive les 50 ans !
50 ans de belles rencontres, de rires...
50 ans c'est un bel âge pour faire la fête.

« L'ambiance à Kennedy, ça donne envie d'y rester »

Jean-Louis FRAUX, né le le 11 juin 1948 à Rodez
entré aux Ateliers Kennedy le 23 avril 1979 à l'âge de 31 ans
Retraité depuis le 1er juillet 2008

Dernier poste occupé : conditionnement d'un logiciel informatique

Le portail à l'entrée, il y était pas. Au début y'avait pas les ateliers qu'y a maintenant. Y'avait pas le jardin, ni la section annexe : à la place y'avait un pré. J'ai vu construire la salle de repos. C'était bien une salle pour l'été. Parce qu'avant, quand ils faisaient la pause, à dix heures il faisait déjà chaud. Je les ai vus démolir les bâtiments en ciment tout le long. Les bureaux n'étaient pas ici... L'évolution c'est bien : il faut moderniser parce que sinon les vieux bâtiments ils sont pas aux normes de sécurité. Avant, quand je suis rentré, y'avait pas de règles de sécurité, sauf les shorts qui étaient interdits. Maintenant il faut faire attention. Il faut être bien vêtu. Moi je mets des chaussures de sécurité. Pour charger le trans-palette. Y'a la blouse aussi. Mais on la posait quand il faisait chaud. Y'avait des ventilateurs mais ça suffisait pas parce que ça prenait là, mais ça prenait pas là-bas.

Avant j'avais travaillé dans une librairie. Mais quand je suis arrivé ici je me suis senti drôle. Le travail. Le plus dur c'est de s'y mettre. Au début il faut commencer par simple. On explique plusieurs fois mais il faut que l'éducateur ait de la patience. Il faut s'entendre. Ça aussi c'est difficile. Au début j'étais à l'atelier de Monsieur Reynald mais ça m'a pas plu. Il fallait que ça aille vite et il était trop sévère. J'ai travaillé chez Monsieur Blanc. C'était difficile parce qu'il fallait scier juste. C'était des tuyaux. Moi je ne peux pas utiliser ma main gauche. C'est de naissance. Des fois je prends un sac et ça tombe tout le temps : trois minutes après je l'ai plus ! Et puis si je me fais mal, je le sens pas. Alors je pouvais pas faire tous les travaux. La soudure je pouvais pas. Mais on peut travailler avec une seule main. On se débrouille. Y'a des mains qui coûtent cher, avec des appareils, mais j'en ai pas besoin. J'ai l'habitude. C'est l'atelier de Monsieur Calley que j'ai préféré parce qu'on faisait des pièces pour IBM. On mettait des épingles dans un bout de bois et une machine les pliait. C'était plus facile que les scies. Après je travaillais au café mais là ça m'a pas plu : il fallait tripoter le café, enlever les paquets mous et mettre les durs sur la palette, mais j'aime pas le café ! Et ça sentait mauvais : le café il sent à dix kilomètres ! Et puis quand je sentais le café de chez moi, en principe il pleuvait le lendemain... J'ai travaillé aussi pour les Assedic. Il fallait préparer les papiers pour les malades. C'était bien. Le dernier atelier que j'ai fait c'est quand on descend du bureau, avec Robert Gissot. On faisait des pièces pour ABX, pour les laboratoires d'analyses. On mettait des fils et des vis dans des sachets. Il ne faut pas mélanger les pièces, il faut les trier. C'était bien. Il faut rester concentré. C'est pour ça que j'ai horreur des portes ouvertes : c'est bien pour les autres mais moi ça me déconcentre. J'aime pas qu'on vienne nous regarder travailler : ça défile toute la journée, il faut expliquer et après je faisais pas le travail. J'ai aussi fait des enveloppes : on faisait des étiquettes qu'on mettait sur des enveloppes et après il fallait trier par département. Alors ça je le faisais et ça me plaisait. Y'en a qui étaient paumés donc j'aidais. Chaque fois c'est les départements

d'Outremer qui sont difficiles parce que 972 et 973, c'est difficile à retenir. Et y'a les Cedex aussi. Moi je connais la géographie. Je l'ai apprise à l'école. La géographie française oui, mais la géographie étrangère non. J'aime les villages, les petits villages... Au départ, quand y'avait les anciennes plaques de voiture, on les regardait. Mais maintenant on sait pas qui passe parce qu'on peut acheter ce qu'on veut. Y'en a qui achètent leur voiture et qui demandent : « Je veux tel département ».

C'est difficile de changer d'atelier parce qu'à chaque fois c'est difficile de se réhabituer. Plus tard, le vendredi, j'allais à la section annexe avec Valérie. Mais là il fallait faire la cuisine et j'étais pas très fort... Mon oncle avait un restaurant trois étoiles à Rodez, dans l'Aveyron. Je suis né là-bas. C'est de la famille alors on nous faisait des plats... J'aime tout moi, je suis pas difficile : y'a les tripoux, l'aligot, et un pain rond qu'on appelle la tourte, qui fait un kilo et qui se garde longtemps.

Y'avait aussi la gymnastique avec Nicole. Ça c'était pas marrant... On marchait tout le temps du même côté et y'avait des chiens qui aboyaient : ils me faisaient peur ! On passait trois ou quatre fois... Je sais bien qu'ils gardent mais enfin... C'était une fois par semaine, atelier par atelier. On marchait avec la grosse chaleur aussi. Quand il faisait mauvais on allait dans la salle avec des appareils, on faisait des abdominaux. C'était bien. Ça nous décompressait du travail. Et puis à Kennedy, avant les fêtes, le dernier vendredi de décembre, on allait danser et manger au restaurant. Moi ça m'a pas tellement plu parce que je dansais pas et le repas était long : on dansait, on faisait un plat, on dansait... Une fois par an aussi on se promenait. Je me souviens de la sortie en péniche sur le Canal du Midi. Je n'aime pas les croisières : ça marche tellement doucement ! Mais la péniche ça allait vite. Quelquefois on allait au cinéma mais c'est pas nous qui choisissions le film. Alors quand on est allés voir le poisson Némò ça ne m'a pas tellement plu... Moi j'aime les films modernes avec des personnages habituels, habillés comme vous et moi. Par exemple *L'Emmerdeur* tourné à Montpellier, avec Lino Ventura. C'était tourné dans la rue Foch, dans l'ancienne prison avant celle de Villeneuve. J'aime aussi les comiques avec Louis de Funès.

Kennedy ça donne envie d'y rester. L'ambiance. On s'entend bien. Pas avec tout le monde des fois parce qu'y en a qui comprennent pas, mais en général ça va. C'est Robert Lafon qui a construit tout ça. Je ne l'ai pas connu mais, s'il était là, je lui dirais que c'est bien d'avoir créé les ateliers.

Avant de prendre la retraite, je travaillais que le matin. Y'en a qui coupent brutalement et c'est plus difficile. Moi j'ai coupé petit à petit. Depuis la retraite, je vais me promener en ville. Montpellier, vraiment, c'est ma ville. On est arrivés en août 65. Mon père était directeur d'un laboratoire américain et les Américains voulaient s'installer dans une ville universitaire. Alors il leur a dit : « Montpellier ou rien du tout ». Au début ils voulaient construire sans fenêtres. - les Américains travaillent dans des blocs sans fenêtres - alors mon père a dit : « Je veux des fenêtres pour voir les petits oiseaux, pour voir les arbres pousser ! ». Et il a réussi : il a tout construit. Mon père s'appelait Jean-Louis, comme moi. On voulait m'appelait Jean-Michel et après ils ont changé. Je sais pas pourquoi. J'ai jamais connu l'histoire. Pour les lettres c'est embêtant : « Est-ce que c'est pour toi ? ». Mais sur l'état civil, lui c'était Gabriel, et moi Michel Jacques... Mon père était aussi secrétaire pour les commissions de l'AMTRH Kennedy. Maintenant c'est mon beau-frère qui est directeur général des CAT de l'Hérault.

J'ai fait Rodez, Nice, Aurillac, Montpellier. J'ai vécu à Aurillac mais, si vous regardez les températures, c'est la ville la plus froide de France ! Surtout qu'avant je venais de Nice... À Nice je me rappelle pas, j'étais trop petit, j'avais neuf ou dix ans. Mais ici, à Montpellier, j'ai tout connu : les constructions, le moderne, j'ai vu construire le tramway de la ligne 2, tout ! Et je me trompe pas quand je prends le tramway, même je renseigne des gens ! A la campagne on s'y embête. Ma grand-mère, la mère de ma mère, elle était à la campagne et ils avaient des arbres fruitiers. Mais il fallait pas toucher les pommes, alors qu'on était petits : il fallait rester assis et dessiner ! Alors vous comprenez, la campagne... Moi je préfère la ville. Je vais à la piscine quand il fait beau. Et là on peut sécher tranquille. Parce que quand j'étais au foyer, la piscine c'était obligé. Une fois par semaine. Mais il fallait s'habiller vite-vite et quand on partait j'étais à moitié mouillé. Et puis j'aime pas qu'on me commande. Parce qu'on fait subir ou on rouspète. Une fois il m'est arrivé quelque chose en vacances avec le foyer : tout le monde traversait mais moi j'attendais que le feu piétons soit vert. Et le moniteur de vacances ne comprenait pas, il voulait que je passe : « Qu'est-ce que vous faites là ? - J'attends que ce soit vert », et il rouspétait.

Je vais aussi à la médiathèque pour lire la presse. Je lis ceux que j'achète pas parce que s'il fallait tout acheter ! J'aime l'actualité. Mais française, pas étrangère. Une fois, pour l'Ascension, j'étais à Paris pour la journée du patrimoine et j'ai fait l'Élysée, Matignon et l'Assemblée Nationale. Tout m'intéresse : connaître là où sont les Ministres, là où se prennent les décisions... C'est important pour la France, pour regarder ce qui se passe, pour être au courant. Les gens maintenant ils se saoulent : il vaut mieux lire le journal !

« Il faut choisir un travail parce que tu l'aimes »

Marion MATEU, née le 21 mai 1986 à Montpellier

entrée aux Ateliers Kennedy le 2 novembre 2005 à l'âge de 19 ans

Passage à La Bulle Bleue le 6 février 2012 : comédienne

Le premier jour où je suis arrivée à Kennedy, je ne savais pas à quel atelier je devais aller alors j'ai suivi une troupe de personnes qui allaient au travail. J'ai atterri dans un atelier qui n'était pas celui où je devais aller et on m'a dirigée vers le conditionnement. À Kennedy il n'y avait aucun atelier qui me plaisait vraiment et quand je suis arrivée ici j'avais demandé à Madame Alcaine de travailler en entreprise : « Moi je veux rentrer à Kennedy mais si je travaille en milieu ordinaire ». Je voulais voir d'autres personnes que celles de l'ESAT. Alors grâce à elle j'ai pu travailler dans une mutuelle, la Cofast. On était deux de Kennedy à y aller. Mais on était dans une petite salle exprès pour nous et on n'était pas avec les autres personnes de l'entreprise : ça ne me changeait pas trop, c'était comme si je travaillais à l'atelier. Il y avait un peu plus d'autonomie et de liberté parce qu'on était à l'extérieur, qu'il n'y avait pas l'éducateur à côté de nous, mais on n'avait pas trop d'espace. Le facteur nous déposait une barquette de courrier qu'on devait trier par département, et après il fallait trier par taille d'enveloppe. Ensuite on les ouvrait avec une machine et on triait par tiers-payant, mise à jour, prévoyance... Il fallait tamponner chaque feuille à la date du jour, accrocher l'enveloppe avec le papier, et une dame venait vérifier les piles de ce qu'on avait fait. Mais ce qui n'était pas pratique c'est que, comme la salle était petite, quand elle venait, elle en mettait un peu partout alors c'était le bazar et on était un peu perdues. En plus, il y avait une limite de temps et la mise sous pli ne s'arrêtait pas parce que quand les dames avaient un papier à signer, elles nous l'amenaient. Du coup, quand l'heure était passée et qu'on leur disait : « C'est l'heure, il faut qu'on parte », pour elles il fallait qu'on termine. Elles essayaient de le faire, ou alors ça repartait au lendemain et, en revenant le matin, on en avait encore plus que la veille. C'était un peu stressant, il fallait faire vite, l'heure passait, je veux dire on ne savait pas trop comment gérer ça. Des fois on appelait une troisième personne pour venir nous aider mais, comme la salle était petite, elle ne savait pas trop où se mettre : elle devait nous tourner le dos comme si elle était à part de nous.

Et puis je suis revenue à Kennedy, à l'atelier ABX. C'est des joints que je mets dans des sachets, je veux dire, avec une petite pince. Et il faut compter le nombre de joints : il faut pas mettre plus ou moins mais le nombre pile. Sur une grande feuille il y avait les références avec des nombres et il fallait les diviser pour avoir le nombre de pièces à mettre dans le sachet... A des moments, quand je sentais l'éducateur dans la salle, j'étais pas trop tranquille parce qu'il surveillait, il avait vraiment l'œil à ce qu'on faisait. A un moment j'ai eu un doute et j'ai voulu vérifier mon sachet mais ça l'énervait parce que ça faisait perdre du temps. Le problème c'est que des ouvriers mettaient des joints dans les sachets mais en rigolant, en blaguant, et les personnes qui faisaient les emballages comme moi, on n'arrivait pas à se concentrer. Dans notre tête, on compte du premier chiffre jusqu'au dernier mais, quand on entend du bruit, ça nous trompe et il faut qu'on recommence. Alors on disait aux autres d'essayer d'être à notre place, de ne pas parler trop fort, mais ils n'ont jamais fait ce qu'on faisait et ils avaient du mal à comprendre.

A un moment, j'avais fait une préparation avec une collègue et, je ne sais pas ce qui s'est passé mais on a oublié de mettre une pièce et cette préparation est partie à l'étranger. Au retour, on a vu le regard de l'éducateur qui n'était pas très content. J'étais pas trop à l'aise et, depuis, on n'était pas trop tranquilles : l'éducateur a mis en place un système où à chaque préparation finie, lui et moi on vérifiait si les ouvriers avaient mis tel nombre de joints dans le sachet. Mais c'était pénible et j'avais l'impression de perdre mon temps. Je me disais : « Ils ont la feuille avec le nombre : ils peuvent quand même bien voir ! ». Mais il fallait que je vérifie. Au début j'aimais bien. Mais à la fin j'avais l'impression d'avoir trop de nombres dans la tête et trop de responsabilités. À ce moment-là, je pensais trop au travail et pas au loisir. Je rentrais chez moi je ne dormais pas, je faisais des cauchemars, alors à un moment je me suis rendu malade et je suis passée en hôpital psychiatrique. Là-bas ils m'ont dit : « Il faut que tu fasses des activités pour te changer la vie et ne pas trop penser au travail. Il faut que tu fasses un sport qui te défoule ». J'ai choisi la danse orientale. C'est une idée de ma psychiatre. Elle m'avait dit : « Il faudrait que tu fasses de la danse pour t'épanouir et être bien dans ton corps ». Elle voyait que j'étais un peu stressée, raide et tout, et la danse orientale, comme c'était sensuel, c'est là que je me suis déverrouillé le corps. Et puis avec la musique j'ai l'impression d'être dans une bulle et de m'évader des mauvais esprits. Alors après ça allait mieux.

Je suis revenue à Kennedy avec un mi-temps ABX et un mi-temps MéaMéa. On fait beaucoup de choses créatives, des compositions de plantes, avant il fallait tartiner de colle, après je mettais de la mousse, de la mousse colorée, j'arrachais les racines qui n'étaient pas très jolies... Au final il fallait que ça fasse comme un muffin. Ça me plaisait parce que je n'avais pas trop de nombres et de calculs dans la tête... J'ai appris que dans n'importe quel travail, il faut avoir une activité à côté parce que sinon c'est la dépression qui arrive de suite.

La Bulle Bleue, au début, c'était pas facile de savoir si ça allait se faire. J'ai connu le projet grâce à un parent d'un ouvrier qui voulait y rentrer lui aussi. Alors j'ai pu aller à une réunion à l'extérieur avec mes parents et, comme c'était artistique, ça me donnait envie. Quand j'étais petite j'ai fait beaucoup de théâtre, des cours de dessin et de la danse en Maison pour Tous. Et puis il y a eu une journée où chaque personne devait venir et montrer ce qu'elle savait faire : une démonstration de danse ou un tour de magie ou réciter une poésie... Moi j'avais fais une petite chorégraphie et, dès que La Bulle Bleue a ouvert, j'étais dans les premiers. Je ne me voyais pas continuer à l'atelier ABX parce que j'avais fait le tour, je connaissais à peu près tout et je n'apprenais rien de nouveau. Donc je me suis dit : « Il vaut mieux aller dans un endroit qu'on ne connaît pas, pour découvrir ». J'aurai pu changer d'atelier mais il n'y en avait pas qui me plaisait. Et puis à ABX je m'entendais bien avec les ouvriers alors, d'aller dans un autre atelier et de pas avoir mes collègues que j'aime bien, ça aurait été difficile. Il faut s'écouter si on a envie d'aller ailleurs. Il ne faut pas choisir une activité parce qu'il faut faire un travail : il faut faire une activité parce que tu l'aimes sinon, à la fin, tu vas en avoir marre et tu ne vas pas tenir le coup. Rester à la maison, à part regarder la télé et faire le ménage, c'est pas trop marrant, je m'ennuierais et ce serait la dépression. D'aller au travail, de voir d'autres personnes, de communiquer et de faire des activités, c'est bon pour le moral, ça occupe et la journée passe plus vite. Tu peux travailler en rigolant, en parlant, en étant sérieux... Il y a des moments difficiles mais c'est dans tous les métiers. Des fois, quand tu n'es pas bien, tu te dis qu'il faut aller au travail mais tu y vas en reculant. J'ai

remarqué que tu as deux raisonnements dans ta tête : un qui te dit « J'ai pas trop envie d'y aller » ; et un raisonnement qui dit : « Bon je vais y aller ». De là je me dis : « N'écoute pas celui-là et vas au travail ». Si je veux gagner des sous, il vaut mieux aller au travail. Il faut toujours s'écouter. Mais le travail c'est bon pour le moral si ça nous plaît.

L'éducateur aurait préféré que je reste à ABX car je connaissais bien les préparations et il avait du mal à avoir des ouvriers qui puissent faire toutes les tâches. On était que deux filles à savoir. Mais il m'a vue en spectacle et de me voir jouer il était « espanté », il a vu que ça me plaisait vraiment. Et puis mon autre collègue m'a remplacée. Maintenant, si je devais retourner à ABX, je ne sais pas si ce que j'ai connu s'est effacé mais ce serait difficile de revenir. À Kennedy, c'est vrai que les éducateurs ont une grande responsabilité par rapport à l'ouvrier et au travail qu'ils font. Mais je me sentais vraiment plus à l'aise quand l'éducateur était dans son bureau ou ailleurs. Quand il n'était pas là je pouvais vérifier mes emballages et ceux des autres. Je conseillerais aux éducateurs de se détacher des ouvriers, de rester un peu à l'écart quand ils travaillent, et d'essayer d'avoir confiance en eux. Parce que plus l'éducateur est là, plus l'ouvrier stresse, panique, et c'est là qu'il se perd dans son calcul et se trompe dans son comptage. À La Bulle Bleue il n'y a pas vraiment l'éducateur qui est à tes côtés, c'est plutôt les professeurs. Tu peux avoir un stress par rapport à un texte, un doute d'avoir oublié quelque chose, mais c'est pas un stress d'avoir oublié quelque chose qui doit partir à l'étranger.

La Bulle Bleue c'est complètement différent par rapport aux horaires : à Kennedy c'était de telle heure à telle heure, de 8h25 à 16h30, alors qu'à La Bulle Bleue c'est pas toujours pareil : tu peux commencer à 13h30 ou à 11h15... Ça m'a des fois un peu perturbée, par moment j'étais un peu perdue. On peut terminer tard ce qui est un peu gênant si tu as une activité de loisir qui est importante pour toi : des fois le soir tu ne peux pas y aller. La première année, entre mai et juin j'avais un gala de danse orientale et j'étais un peu déçue parce que toute l'année je m'étais entraînée et quand la prof m'a dit la date, c'était la même que celle de la porte ouverte de Kennedy et de La Bulle Bleue. Alors ils m'ont dit : « Il faut que tu choisisses : c'est le travail ou le loisir ». Je me suis dit que le plus important c'était le travail et c'est ma prof qui m'a remplacée au gala. Mais j'ai eu du mal à digérer ça... Du coup je suis passée à la zumba parce qu'il n'y a pas de spectacle à la fin de l'année...

J'ai vu la différence de ce que c'était le théâtre en loisir et le théâtre professionnel. Le théâtre professionnel vaut plus de choses. Je veux dire, tu apprends beaucoup les expressions. En théâtre loisir, à un moment, on m'avait demandé d'apprendre un texte et de le dire en faisant une émotion amoureuse. Mais le responsable du théâtre ne m'avait pas trop appris les expressions : il fallait que ça vienne de moi-même, il fallait que moi je montre ce que c'était l'amour en disant le texte. Ce n'était pas facile, et en plus c'était noté. Alors qu'en professionnel, au théâtre à La Bulle Bleue, il y a des personnes extérieures qui nous font travailler et on voit mieux le résultat que ça donne .

Il faut montrer toutes ses capacités même si on a des doutes. Il faut s'écouter, avoir confiance en soi, mais ce n'est pas évident. Je connais ce que c'est la confiance mais des fois j'en manque. Alors avant de jouer je dis : « Ecoute-toi, essaye d'avoir confiance en toi ». Il faut déjà avoir confiance en soi pour pouvoir faire confiance aux personnes de l'entourage.

Il faut se dire plusieurs fois le texte mais pas trop, parce qu'à force de le répéter, c'est là que sur scène plus rien n'arrive. Ça m'est arrivé de trop le répéter en coulisses et j'avais un trou de mémoire en allant sur scène. Mais de là j'ai rattrapé le trou en improvisant. Avant il y avait des souffleurs ; maintenant c'est à nous d'improviser. J'ai senti que c'était un peu bizarre, je n'ai pas trop compris le sens de ce que j'ai dit, mais j'ai rattrapé. Les spectateurs ne connaissent pas notre texte : ils ne peuvent pas se rendre compte qu'on s'est plantés.

Mon premier spectacle s'appelait *La ligne et le cercle*. J'étais le personnage de la princesse et au début j'avais du mal à rentrer dans le personnage. J'étais mon personnage moi, Marion. Alors il fallait que je regarde un peu les dessins animés pour voir comment une princesse vit vraiment. Les profs m'ont donné des outils et des techniques pour vraiment avoir la princesse que j'ai dans la peau. Ce qui était difficile c'était de communiquer avec la Sentinelle, la personne qui était en face de moi, ma collègue. Elle avait un caractère plus élevé dans son rôle, et moi un caractère un peu plus bas, alors j'avais l'impression de me faire toute petite devant elle. Je voyais bien qu'elle m'écrasait et il fallait que je reparte, il ne fallait pas que je traverse la frontière. C'est difficile de jouer le rôle le plus bas. Dans une autre scène, c'était mon anniversaire surprise. Je devais monter sur la table, il y avait la famille autour de moi mais je ne le savais pas : j'avais les yeux bandés. Alors j'étais surprise quand ils me souhaitaient « bon anniversaire ». De là il y avait le Prince qui arrivait et je le découvrais en le touchant. C'est là qu'il m'a enlevé le bandeau et que j'ai dansé avant de repartir avec lui.

Mon rôle préféré c'est dans *Cœur d'encre*, le spectacle qu'on fait en ce moment. Parce que c'est une pièce de jeune public et je la trouve magique. Je me défoule, j'ai l'impression de retourner en enfance et d'être dans une bulle avec plein de contes autour, d'être en-dehors des autres choses. Moi je suis une personne qui est très sensible, gentille et tout, mais il y a des moments où j'ai envie de me défouler. Ce n'est pas toujours évident dans la vraie vie mais dans cette pièce, *Cœur d'encre*, j'ai l'impression que c'est là où je peux le plus me défouler. Je suis une petite fille qui s'appelle Alice et qui ne veut pas écouter sa mère. Elle est en colère à cause du déménagement. Elle a atterri dans une maison où elle n'a plus de jardin, dans sa chambre les murs sont blancs, c'est triste... Et puis des contes apparaissent sur les murs de sa chambre et quand sa mère lui parle à la porte, elle l'ignore.

Quand je joue des pièces de jeune public, je ne sais pas ce qui se passe mais, avec les enfants je me sens super à l'aise, je trouve vraiment ma place. C'est quelque chose de magique parce que les enfants communiquent avec toi dès que tu joues et tu n'as pas l'impression d'être seul : c'est comme si les enfants étaient sur scène avec toi ! Quand tu joues une pièce comme *Faux-plafond*, tu joues avec tes collègues mais le public ne participe pas avec toi. Il peut rigoler bien sûr mais c'est pas pareil. À un moment, je jouais Alice et il y avait un panneau avec le château, la bête qui sort, et un enfant disait : « N'aies pas peur Alice ! N'aies pas peur de la bête ! ». Ça c'est magique. Après le dernière spectacle qu'on a fait pour Saperlipopette, au Domaine d'Ô, mon éducatrice me dit : « Tu as des fans qui t'attendent ». Les enfants m'ont posé plein de questions comme : « Mais c'est ton amoureux qui est sur scène ? - Non, c'est juste un comédien comme moi qui a joué le personnage du Prince ». A un moment, la petite fille et le petit garçon voulaient un autographe et que je leur fasse un dessin. A l'un j'ai dessiné un lapin et à l'autre une scène où je jouais. De là je me suis dit que pour les autres fois où je vais jouer *Cœur d'encre* il faut que je fasse des dessins à l'avance et que je les photocopie pour leur donner après le spectacle... Je suis en train de préparer.

J'ai fait une demande, si c'est possible, de travailler auprès d'enfants dans une maternelle. Mais il faut que je me renseigne pour voir mon niveau et voir si c'est possible de passer un BAFA ou un CAP. J'ai envie de rendre les enfants de la maternelle heureux parce que moi, quand j'étais toute petite, j'ai eu une mauvaise expérience avec la maîtresse et j'ai toujours des images d'elle. J'ai passé des mauvais moments et je ne veux pas que ces enfants vivent ce que j'ai vécu : je veux les rendre heureux en faisant du théâtre avec eux.

« C'est important d'apprendre des métiers différents. Pour se changer les idées et pour faire travailler la mémoire »

Roger DELMAS, né le 21 février 1949 à Lyon
entré aux Ateliers Kennedy le 25 août 1969 à l'âge de 20 ans
Retraité depuis le 28 février 2009
Dernier poste occupé : Câblage - Soudure

C'est de naissance moi... Au lieu de penser à tous les trucs...vous m'avez compris : il me fallait quelqu'un qui dise : « C'est pas comme ça, c'est comme ça ». Et c'est comme ça que je suis devenu dur avec moi. Et chaque fois qu'on me donne un copain pour travailler avec moi je fais pareil. Comme l'éducateur m'a expliqué. Là où j'étais avant c'était dur, serré, serré, et moi-même j'étais dur, et depuis je suis devenu dur.

Ici ça a ouvert en 64 et je suis arrivé quatre ans après. J'ai d'abord fait un stage de trois mois. Quand je suis arrivé j'avais déjà de l'expérience mais tous les métiers par lesquels j'étais passé ne me plaisaient pas. Alors avec le directeur on a monté un atelier de ferronnerie. Avec le fer on peut faire des torsades, des portails, des containers, des porte-pots... C'était varié mais, manque de pot, après il n'y avait plus de marchés. Alors je suis allé à droite, à gauche, il fallait donner un coup de main pour décharger les camions... Après chez Patrick on faisait des poteaux en ville pour pas que les voitures montent sur le trottoir. Le soir j'avais les yeux en-dehors de la tête à cause de la soudure ! J'avais un masque mais même avec le masque... Mais ça n'a plus marché non plus...

Il faut faire du très bon travail pour que les clients soient contents, pour ne pas perdre le marché. Un jour Calley il me fait : « On a une urgence, une commande ». Il fallait faire vingt câbles très vite. Je lui ai dit : « T'inquiète pas, ça sera fait ». On était à plusieurs avec des copains et moi qui soudais. Il m'avait fait responsable d'un poste et avec tous ses ordres à lui je prenais des copains pour travailler avec moi.

On a fait les cabines téléphoniques, le perçage... Avec Robert c'était les paralysés de France qui travaillaient pour IBM. C'était des souffleries pour refroidir les ordinateurs. On recevait tout en pièces détachées et il fallait tout remonter. J'en ai fait... Là on en rentrait de l'argent ! Et chaque six mois j'avais une prime. Maintenant c'est plus pareil... Mais je prends comme ça vient, je ne me fâche pas parce que l'évolution c'est normal. Si ça change, ça change : il faut faire avec !

(En regardant les photos) La salle à manger de maintenant, avant, c'était un atelier : on faisait des carrelages pour les piscines, des tout petits carreaux qu'on collait sur un papier... Avant y'avait pas de cantine, y'avait un vieux fourgon, un Citroën, on le prenait ici et on allait manger à Figuerolles au foyer des travailleurs ! Ici avant, la cave c'était des paysans qui faisaient leur vin. Ils dormaient là et autour il n'y avait que des vignes ! Là-haut y'avait un grenier, on voit encore l'escalier. Entre la salle de pause et la salle de gym y'avait un bureau : les secrétaires étaient là, tout le long. Y'avait une blanchisserie aussi. J'y ai travaillé. On faisait aussi des poupées, des santons, des cartouches pour les imprimantes...
C'est important d'apprendre des métiers différents. Pour se changer les idées et puis pour

faire travailler la mémoire : « Tu l'as déjà fait, tu ne te rappelles pas ? ».

(En regardant les photos) Monsieur Combes, Robert Gissot, Monsieur Montès, psychiatre, pareil que Monsieur Cazals qui est décédé... Eric, Nicole, Pierre, un ancien, Madame Papas, psychologue, Monsieur Bessière, Monsieur Gomez... Là je pense que c'est Monique Forté, une ancienne copine, pour le contrôle des pièces IBM, Madame Fabre... Avec Madame Alcaine on est rentrés ensemble. Elle m'a beaucoup aidé pour beaucoup de choses. Un jour j'arrive en retard à cause d'un saignement de nez et je lui dis : « Qu'est-ce qu'on fait ? », et elle me répond : « C'est bon... ». Je m'entendais bien avec elle. Ah si on pouvait la revoir ! Quand elle est partie j'ai pleuré... Avec les éducateurs aussi : ils aident bien les jeunes, ils contrôlent que tout va bien. Pour être éducateur il faut de grandes études professionnelles, le plus haut, le plus haut possible. Et savoir réagir avec le gars avant qu'il réponde. Kennedy, par rapport aux problèmes, ils aident. C'est pour ça que je voulais rester ici.

Un bon souvenir c'est la remise des médailles des vingt-cinq ans. Ça fait de l'émotion. Beaucoup d'émotion. Je l'ai encore. Je me suis dit : « Comment tu as pu faire vingt-cinq ans comme ça ? ». Je trouvais que le temps passait vite sans qu'on s'en rende compte. Le fait d'aller à droite, à gauche, de partout, les déplacements, les livraisons... Le temps passe trop vite. Si on pouvait retourner...mais on peut pas, on peut pas ! Si je pouvais, moi je reviendrais en 69. Parce que je suis rentré en 69 ici.

Un copain, Bernard, m'a dit : « Roger, toi qui disais toujours que tu voulais continuer, maintenant tu veux t'arrêter ?? ». Alors je lui ai dit : « Mais chaque année, tu sais, l'organisme il en prend un coup ! Alors stop ! ». Et puis si je continuais, l'AAH que je touchais à côté : clac-clac ! On me la supprimait... J'étais content de partir à la retraite. C'était trop. Le matin je faisais les Assedic et après j'allais à Jacques Vabre. Je me levais à trois heures du matin, je commençais à cinq heures, je finissais à une heure l'après-midi et je dormais. Tous les jours, tous les jours, je ne faisais que dormir. Après ça a changé parce que y'avait un dépôt à Vendargues. Je faisais trente kilomètres tous les jours en petite moto ! C'était les trajets... En plus là-bas je pointais...

Mes mains ont beaucoup travaillé. Elles sont très fatiguées, comme le bonhomme, comme l'organisme, autant dessus que dessous ! Depuis la retraite, c'est la détente. Quand je suis parti Roger Calley m'a fait un DVD avec toutes les photos de l'entreprise. C'est moi qui les faisais. Je fais des photos depuis l'âge de quatorze ans. J'ai connu les petits appareils KODAK automatiques. Après j'avais une caméra Super 8. J'ai appris tout seul, personne m'a aidé. Maintenant je fais des photos personnelles, je fais des voyages. Ah la nature ! J'adore ça : les fleurs, les insectes, tout ce que je peux faire ! Les oiseaux qui chantent, les papillons... Je retravaille la photo, après, sur l'ordinateur. Pour moi-même, pour évoluer davantage, comme les professionnels. C'est mon plaisir. Pour les photos d'aujourd'hui j'ai travaillé ce matin de huit heures jusqu'à midi sur l'ordinateur ! J'ai une patience...beaucoup de patience ! Ça m'a aidé dans le travail. Ici j'étais cameraman avant. J'ai tous les films de Kennedy avec caméscope analogique. Je les conserve... Et maintenant je continue avec la photo. La photo ça m'aide à me rappeler des choses. C'est mon logiciel à moi pour faire travailler les neurones ! C'est comme ça que j'ai tout retenu. J'ai les deux : une bonne vue et une bonne mémoire !

Vous savez pourquoi ça s'appelle les Ateliers Kennedy ici ? C'est le professeur Lafon, le père : il a découvert une maladie, il en a parlé en Amérique et il a eu un prix. Vous savez que le président d'Amérique a été assassiné ? C'est pour ça que ce nom est venu ici... Le fils Lafon aussi, Rémy, très gentil comme le père, même parcours... Ils m'ont beaucoup aidé à me mettre sur les rails, à évoluer.

Si le Père Lafon était là je lui dirais :
« Je vous remercie beaucoup d'avoir créé tout ce qu'on a autour
grâce à ce que vous avez découvert.
Un grand Bravo ».

« Entre les deux mon cœur balance »

*Écrit en lettres noires sur une petite plaque dorée
collée sur un socle en bois vernis.*

*Sur le socle, un râteau au format de plage, doré
et un stylo, doré lui aussi,
tous deux suspendus,
tous deux bien ancrés,
tels deux racines entre terre et ciel.*

*Cette œuvre anonyme résume à elle-seule tout ce qui m'a touché ici.
Cet équilibre entre les mains et le cœur.
Entre les actes et les paroles.
Longue vie aux Ateliers Kennedy,*

E.Paul

